

DEVOIRS

par les élèves de Seconde.

1851-52

Noms des Elèves.

Monsieur MALBOS professeur.

Première Division

Béraud Edouard	Bonnet Pierre
Brochery Auguste	Oriol J^n Bap^te
Gaillard Odon	Poulain Louis
Lioud Amédée	Raymond François
Vidal Fernand	Vacher Augustin.

Seconde Division

de Chazotte Albéric	de Prunières Antonin
Giraud Marcellus	Riffard Gaston
Maigron Ernest	Veyrun Clément.
Montgolfier Armand	

Avertissement.

Un mot sur ce recueil. — N'est-ce pas, dira un censeur, un système quelque peu voisin du ridicule que de faire un pêle-mêle de thèmes, de versions, de méchants vers, de devoirs français ou latins et de rattacher ces membres épars par le titre présomptueux de Cahier de la Postérité?

N'est-ce pas par trop prétentieux, de vouloir donner pour des modèles du genre, des devoirs si mal digérés, des compositions si plates et pour le fond et pour la forme?

A quoi bon tant de productions de cette espèce? Il y en a bien déjà assez. Que chacun fasse son cahier de devoirs corrigés, et que, tous les jours, s'il le veut, sans témoins il s'admire dans ses œuvres, soit; mais.......

Et de quatre, Monsieur le censeur; vous voilà en bon train; mais je vous en avertis, vous allez vous enrouer; ménagez-vous, vous pourriez prendre une extinction de voix; et c'est mauvais! Et puis, voyez-vous, entre nous, vous prêchez dans le désert; vos arguments, je le crains du moins, ne convertiront personne. Le sort en est jeté: On a fait des cahiers de la postérité, et on en fera encore; car il n'est pas probable que le nôtre soit le dernier.

Tout ce que nous pouvons vous accorder, (nous sommes

si bonnes gens (!) c'est de ne pas mettre le titre si pompeux qui fait déborder votre bile. Nous dirons donc tout uniment : Recueil de devoirs couronnés dans la classe de Seconde. Etes-vous content? Ce n'est pas que nous retenions à être lu par la postérité ; mais enfin puisque cela vous déplaît, nous ne le dirons pas.

Ensuite, si vous le voulez, dites : Ceci est faible, cela est obscur ; ce devoir n'est pas bon, cet autre est mauvais ; Cicéron ne parle pas bien français ; ce latin n'aurait pas été compris par les Romains. Tout doux !.......

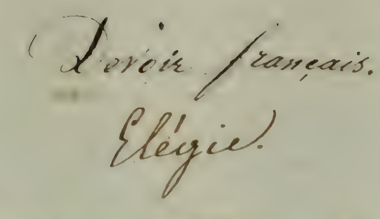
Nous en convenons ; nous ne prétendons pas faire parler notre langue à Cicéron, avec la pureté, l'élégance d'un grand écrivain du siècle de Louis XIV ; et quand à vouloir nous faire parler la langue latine, avec la pureté, l'élégance d'un écrivain du siècle d'Auguste, ma foi, nous y jetons notre bonnet. Et de nos vers latins, que dites-vous ? Ils ne valent pas ceux de Virgile, n'est-ce pas ? Eh bien ! biffez des mots, raturez des hémistiches, lacerez des vers entiers, déchirez la pièce, ou mieux fermez le livre, et puis..... laissez-nous la paix.

Mais, remoto joco, soyez de bonne foi, ami censeur ; avouez que ce mode d'éveiller notre émulation n'est pas tant mal trouvé ; car enfin, on ne brûle pas ces cahiers, on les conserve, on peut donner les mêmes devoirs à nos successeurs, et déjà vous voyez que nous concourrons avec tous ceux qui traiteront les mêmes sujets. Bref, ce genre d'escrime nous est profitable et nous plaît surtout. Ces deux motifs sont plus que suffisants pour que nous fassions tous nos efforts afin d'inscrire le plus souvent notre nom dans ce recueil.

M. Malbos [illegible]

Invocation à Marie.

Salve, Sancta parens, humanæ maxima gentis
Gloria, tu cui regales super æthera sedes
Cœli terrarumque Deus dedit, aspice nostros
Conatus, tu quam implorat qui maxima tentat:
Et fragilem qui cymbam audet committere ponto,
Ut mare pacatum atque ut ventus amicior afflet;
Et qui, cum patriam tangit sacrosque Penates,
Misceri ante videt magnis stridoribus æquor;
Omnes atque pii qui irritamenta doloris
Noscunt; difficilem qui suscipiuntve laborem.
Sic etiam nobis præsens poscentibus esto,
Atque piis votis jamnunc assuesce vocari.
Alto de solio, pueriles mente benignâ
Aspice nisus, atque audacibus annue cœptis.
Hæc tibi jam verò præconia nostra dicamus;
Jure tibi et merito laus primitiæque debentur.
Divini ingenii si quid natura donavit,
Æternum nomenque tuum laudesque manebunt.



Devoir français.

Elégie.

L'Arabe au tombeau de son coursier.

Où es-tu, noble compagnon de mes travaux, de mes dangers? Toi, qui rapide comme le vent, m'emportais à travers les sables brûlants de ma chère patrie?.. Mes yeux te cherchent en vain.... hélas!.. tu n'es plus!.

Lorsque, fier de ton cavalier, le regard impatient, tu attendais le signal du combat, lorsque tu entendais l'éclat du clairon, docile à ma voix, tu te précipitais au milieu des dangers; mais hélas!... la mort t'a frappé! .....tu n'es plus!

Lorsque, dès l'aurore, tu entendais ma voix, tu y répondais par tes hennissements; à ma vue tu bondissais de joie; maintenant, je t'appelle, l'écho seul y répond. Je regarde, j'écoute, je ne vois partout que l'image de la mort...... hélas! l'heure de la mort a sonné pour toi.. tu n'es plus!

Ô mon coursier fidèle! réponds donc à ma voix. N'ai-je pas assez prouvé ma reconnaissance. Tu as été frappé d'un coup mortel, j'ai puni ton meurtrier, je t'ai vengé, tu étais étendu sur le champ de bataille parmi des milliers de morts, je t'ai enseveli. Faut-il élever sur ta tombe un monument de ma reconnaissance! je l'élèverai, mais réponds à mes soupirs, à mes larmes! ... hélas! un dard lui a percé le flanc. Il n'entend pas. ... Il n'est plus!..

Désormais le sommeil fuira de mes paupières. On ne me verra plus dans les vastes déserts suivre les sentiers du chameau. Mes traits n'atteindront plus les lions rugissants ni les tigres cruels. La solitude même n'aura plus de charmes pour moi. Il ne me reste plus qu'à mourir, puisque, hélas! mon ami n'est plus!

Ô Arabie, tombeau de mes aïeux, vous serez aussi le mien. Je n'ai plus qu'à mourir. Mais avant, je veux élever à mon ami fidèle un monument digne de ma reconnaissance; c'est la seule consolation qui me reste, puisque ... il n'est plus!

Et toi, jeune voyageur, qui portes ici tes pas, ne foule pas aux pieds la tombe d'un ami, respecte ses cendres, elles sont sacrées, mais de retour dans ton pays, tu apprendras à tes amis : Que l'Arabe, lui aussi, est reconnaissant.

F. Vidal
de Nîmes.

Vers latins.

Sujet.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est, se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois, ~~et~~
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos rois. (Malherbe.)

Distiques.

Duritiem exercet mors quâ nil sævius extat :
Illi necquiquam vota precesque feras,

Indocilis vero surdas dura obserat aures,
Et nos incassum vociferare sinit.
Pauper in agresti casulâ quâ culmine tectus
Illius et pariter ferrea jura subit,
Custodia quæ regum palatia servat
Accessum mortis non prohibere valet.

Ar. Montgolfier
2nde Division.

Amplification latine

Le Buisson, le genêt et le sapin. (Fable.)

Le buisson adressera la parole au genêt : qu'il est heureux, dira-t-il, ce sapin qui porte sa tête jusqu'aux cieux ; il voit le premier le soleil à son aurore et il le voit encore lorsqu'il se plonge dans l'Océan, tandis que nous cachés par la bruyère nous ne voyons ni son lever ni son coucher ; allons habiter près de lui, on nous honorera comme ses amis nous partagerons sa gloire. Puis il s'adressera au sapin et lui dira : nous nous mettons sous votre protection. Le sapin d'un ton fier et de protection leur permettra de s'abriter à ses pieds. Mais l'orage arrive, la foudre frappe le sapin qui dans sa chute écrase le buisson et le genêt.

Bien des gens voulant partager la gloire des grands

tombent avec eux et partagent leur disgrâce.

Rubus, genista et sapinum. (Fabula)

Quâdam die rubus genistam vicinam sic allocutus est: Quam felix illa sapinus quæ caput usque ad cælos tollit. Sub vertice nidificant aves. Solem orientem ipsa prior videt solaque in Oceanum mergentem lucis mirabitur ignes; nos vero quos condit humilis myrica latemus hujus magnifici spectaculi nescii. Huic proximi nostros ponamus penates, honoribus gloriâque illi reditis fruemur: «O nemorum princeps nos aulam majestati vestræ circum componere liceat». «Hoc per me licet, ait sapinus, sat protervâ voce». Dixerat, mox Boreas accurrit ab aquilone horrida bella ferens. Sapinus primum cervicem flectit; fulmine tandem tonante percussa ~~trahit~~ cadit et rubum miserum, miseramque genistam obterit.

Qui procerum sorti adhæret, prosperis quidem, nec minus adversis opportunum se dat.

E. Béraud

Version latine

Origine de l'oraison funèbre

Qui tumulum primus obortis sparsit lacrymis, ille primam sic exegit orationem funebrem; secunda vero primis habitast verbis, quæ lapidi insculpsit dolor. Sed postea nativus desiderii

Effectus in latiorem se campum paulatim extendit; huic numerum suos addidit numeros molles ac tenera vox poscas; deinde accesserunt motus eloquentiæ liberiores viridioresque. Eodem, ut ita dicam, tempore nata est quæ duæ illæ præpotentes ac germanæ humani pectoris interpretes, sive gestientis gaudii impetu efferatur, aut blanda felicitatis voluptate perfruatur, sive cumquaquat secum amaros mæstitiæ sensus, et austeris meditabundæ mentis cogitationibus sese permittat. Deinde illa, cæterarum rerum in morem ab genuina priorum ætatum simplicitate deflectens omnem artis oratoriæ apparatum sibi adscivit, pompamque in dicendo ostentavit splendidissimam. Vix profecto tenuia funebris laudationis initia dignoscas, cum eamdem posteà tam speciosò ornamentorum cultu comptam atque habitu tantum ad majestatem composito incedentem aspicis.

— Français —

Les premières larmes répandues sur un tombeau telle fut la première oraison funèbre, les premières paroles que la douleur y grava telle fut la 2me. Mais ensuite le regret le sentiment naturel ne tarda pas à s'ouvrir une plus vaste carrière. en effet les doux et tendres accents de la poésie lui prêtèrent leur cadence et leur nombre. elle emprunta

aussi dans la suite les mouvements plus hardis et plus passionnés de l'éloquence. L'oraison funèbre est né pour ainsi dire avec ces deux puissants et fidèles interprètes du cœur humain soit qu'il éprouve les transports impétueux de la joie ou qu'il goutte les doux plaisirs de la félicité soit qu'il nourrisse en lui-même l'amertume de la douleur ou qu'il s'enfonce dans les graves méditations d'un esprit qui réfléchit. Dans la suite l'oraison funèbre comme toutes les autres choses, dégénérant de cette naïve simplicité des 1ers âges, s'environna de tout l'appareil de l'art oratoire et étala dans son style la pompe la plus éclatante, on aurait certainement de la peine à reconnaître l'humble origine de l'oraison funèbre en voyant plus tard sa parure si brillante ses ornements si magnifique sa démarche si imposante et si majestueuse.

Giraud Marcellus
1ère division de Romans

Thème latin.

Depuis deux mille ans l'esprit humain se traînait sur les vestiges d'Aristote, sans être plus voisin de la vérité, lorsqu'enfin parut en France un génie puissant et hardi, qui entreprit de secouer le joug du prince de l'école. Par ses méditations

profondes, Descartes tira presque toutes les sciences du cahos, et, par un coup de génie plus grand encore, il montra les secours mutuels qu'elles doivent se prêter; les enchaîna toutes ensembles, les éleva les unes sur les autres; et se plaçant ensuite sur cette hauteur, il marchait avec toutes les forces de l'esprit humain ainsi rassemblées à la découverte des grandes vérités. Il fallait aux sciences un homme de ce caractère, qui osa conjurer tout seul avec son génie, contre les anciens tyrans de la raison, et fouler aux pieds toutes les idoles que tant de siècles avaient adorés. Descartes se trouvait enfermé dans le labyrinthe avec tous les autres philosophes, mais il se fit des ailes lui-même, et s'envola, frayant ainsi de nouvelles routes à la raison captive.

Latin.

Bis mille jam effluxerant anni ex quo mens humana Aristotelis vestigiis humiliter insistebat, nec vero propius, quum denique extitit in Gallia, summo praepotens vir ingenio qui a principe scholae jugum impositum excutere instituit. Illis meditationibus, confusam fere omnem scientiam Cartesius in lucem edidit, majorique ingenii motu, quomodo alia aliis auxilio esse deberent demonstravit, eas communi vinculo ligatas, aliis in alias extructis

superbus incedebat, magna scrutaturus, sic collectis omnibus humanæ mentis viribus. Talis indolis virum doctrina poscebat, qui solo fretus ingenio adversus veteres rationis tyrannos auderet conjurare, pedibusque calcare falsa simulacra, quæ tot coluerant secula annorum. Cartesius non secus ac alii philosophi labyrinto includebatur, sed ipse sibi alas fecit, quibus evolavit sic novas captivæ rationi aperiens vias.

A. Gaillard
1 Div.

Latin du même thême.

Duobus abhinc millibus annorum, mens humana Aristotelis vestigiis humiliter insistebat, nec verò propior, cùm denique in Galliâ exstitit vir summo potens ingenio qui à principe scholæ jugum impositum excutere constituit. Alta meditatus Cartesius omnem ferè penitus excitavit doctrinam quæ latebat obtrusa; sublimiorique nixus ingenio, et mutuo auxilii præsidio firmari quæque debent demonstravit. Alias instruxit super alias, hisque incidens arduus ibat, humanæ mentis complexus vires sic collectas ibat magna exploraturus. Scientiis hujus indolis vir necesse erat qui auderet conjurare solo fretus ingenio veteres adversus rationis tyrannos, et pedibus obterere falsa quæ tot abhinc sæculis populi coluerant simulacra. Cartesius cum omnibus philosophis inclusus labyrinto tenebatur, sibi verò ipse pennas dedit et avolavit, novas ità vias rationi captivæ aperiens.

Bonnet Pierre

Narration Latine

Sujet.

L'Ivrogne Converti.

Vous direz qu'un ivrogne n'avait d'autre souci dès son lever que d'aller voir sa chère bouteille, et que ses accolades duraient tout le jour. Enfin il arrivait tous les soirs chez lui plein de vin, et alors malheur aux enfants, malheur à la pauvre femme. Celle-ci voulant le corriger; un jour qu'il revenait plus ivre qu'à l'ordinaire, elle le met dans une bière, puis elle se lamente, jette les hauts cris. L'ivrogne, revenant à lui et entendant ces cris lamentables, voyant ces flambeaux, en demande la cause. Elle lui répond qu'on l'avait cru mort. Effrayé, il jure haine à la bouteille et fait vœu de ne plus boire de vin le reste de ses jours. Il tint promesse

Ebrius emendatus.

Vix è lecto egressus caram invisebat lagenam. Ubi tenebat, eam amplectabatur unoque haustu exsiccabat. Cum calefactus paulum affabatur lagenam dicens: Meus amor, deliciæ meæ, solatio mea, simulque et alteram exsiccabat. Quanti te facio, me trahis illecebris tuis. Utinam guttur semper meum refrigeres. Usque ad vesperum bibere non desinebat. Inclinante die, vino madefactus, titubantia membra trahens domum redibat. Vix attigerat limen, tunc in uxorem involare, miseram pueros que pugnis calcibus que contendere, et quidquid veniret in manus impingere in obvios, denique pervertere mensas, fictilia, omnia tandem. Uxor demum statuit ad ultimum descendere remedium et quasi sacram ancoram mittere. Quodam die igitur à popinâ gravior vino solito redibat; lectum invadit, mox obdormiscat, jamjam ronchos edit. Tunc uxor repente advolat, facias expedit,

manus pedesque ligat, sudario caput implicat, corpus linteo involvit sepulcrali et in capulo funebri componit. Accurrunt vicini, fit gemitus et comploratio. Aliquantulo tempore evaso, ebrius audit ploratus, attollitque caput. Cunctis atonitis uxor mentita exultans lætitia, ruit in capulum, dissolvit linteum, sudarium detrahit et quærenti marito causam respondet: cives confluxisse ad exequias vino ereptam fuisse cum mente vitam, sed miraculo rediisse ab inferis. Credit vir et vinum execrans jurat per quidquid santum est se abstinendum a mero, tempore vitæ reliquo. Revera promissa tenuit quoad vixit.

L. Soulain
1re Division des s[ans]

Thème Latin.

Français.

L'art de plaire est d'une nécessité presque absolue dans la société; mais ce n'est pas sans effort qu'on parvient à l'acquérir. Il est difficile de l'assujettir à des règles; cependant la plus générale est de traiter les autres comme on voudrait en être traité. Si vous êtes sensible aux attentions et aux complaisances qu'on témoigne pour votre humeur, pour vos goûts pour vos faiblesses, soyez sûrs que la même condescendance de votre part obtiendra le même retour. Quelqu'idée que vous ayez de vos talents, gardez-vous d'en faire parade en compagnie, et n'affichez jamais la prétention de les faire briller. S'ils sont réels, on ne peut manquer de les découvrir, sans que vous preniez la peine de les faire valoir. Si vous voulez éviter un écueil encore plus dangereux, ne soutenez jamais un sentiment avec trop de

[illegible], [illegible] tout trop élevé; mais exposez votre opinion avec modestie et de sang froid.

Latin.

In societate magnopere opus est arte placendi, quamquidem nonnisi multo labore percipere possunt. Nunc autem non facile certis quibusdam [illegible] subjicere [illegible] generatim accepta est, ut cum aliis agas non secus ac eos tecum agere velles. Si gratum te praebes ergà eos qui de ingenio, studio ac libidine tibi obsequuntur, indulgentque, hos pariter ergà te obsequiosum indulgentemque, se gratos praebituros esse persuasum habeto. Quantumvis magnificè censeas de tuis dotibus, ne in hominum eos ostentes, neque illustrationem eorum affectes. Quibus si verè sis praeditus, in lucem certissimè prodibunt, licet illos non jactes. Visne scopulum multò periculosiorem vitare, nunquàm opinionem vehementiùs aut altiori voce defendas, sed modestè et aequo animo aperias.

A. Sioud
3ème Division

Vers latins. (matière).

Adieux de Marie Stuart à la France.

Vale, ~~inquit~~, dulcis o Gallia, patria mihi dilectissima; tu infantem excepisti, tu teneram aetatem aluisti; sed jam vale, o Gallia, amique quos vidi felices. Quae nostros rumpit amores navis nihil habebit nisi nostri dimidium; altera pars tua est; hanc tibi commendo, Mariae hanc serva precor.

~~Tum~~ Hoc maria effusos luctus solatus amaro
Carmine: Terra vale, dixit, vale gallica tellus:
terque quaterque vale mihi tu ~~dilectissima~~ carissima nuper
patria! tu mater, tu nutrix alma fuisti;
Blandis tu teneros fovisti amplexibus annos.
Felix vita, vale, quam vixi; nostra valete
Gaudia. Quis dulci, quis me divellere matris
Ubere me poterit? Sed jam vale, gallia dulcis.
Illa tamen nostros navis quae rumpit amores
Dimidium praeter nostrum, nil prorsus habebit;
Pars melior tua, suscipe, jam precor ~~...~~ usque benignus.

E. Bérard

Adieux de Marie-Stuart à la France

O Dulcis, vale, Patria, jam vale, Gallica tellus:
Hospitium placidique lares, et rura, valete,
Dulcia: tu gremio, mater studiosa, receptam
Nutristi infantem, nutristi, mater, adultam.
Ah! nunquam nunquam tantum, nunquam hospita terra
Excidet ex animo.... Sed jam vale, Gallia, dulcis,
Omni quo egomet felici sidere vixi.
Navis fideles ~~n~~ostros quae rumpit amores,
Praeter dimidium nostri, nil prorsus habebit;
altera pars tua sit, nec te mihi carior alter,
Hanc tibi commendo, hanc serves, precor, usque benigna.

B. Oziol

Devoir français

Elégie.

L'enfant au tombeau de sa mère.

Dans un de ces jours de deuil et d'affliction où l'église pleure et prie pour le repos des fidèles trépassés et où chacun répand d'abondantes larmes au souvenir d'un bon père, d'une tendre mère, ou d'un frère ou d'une sœur, ou bien encore d'un fidèle ami dont on a pu être séparé que par la mort, en un mot le jour de la fête des morts, vous auriez pu remarquer parmi les visages tristes et sombres quelquefois mouillés de pleurs des personnes qui se rendaient en grand nombre de l'église au champ des morts, et qui se pressaient à l'entrée du cimetière, la figure douce et pâle d'un enfant dont les traits contractés et les yeux pleins de larmes annonçaient que lui aussi avait à pleurer sur quelques tendres affections de son cœur. arrivé au cimetière il se dirige vers une pierre sépulcrale, c'était la tombe de sa mère: Déjà il se jette à genoux, et verse en priant d'abondantes larmes qu'il s'efforce en vain de retenir. mais bientôt les ténèbres se répandent sur la terre en couvrant d'un voile obscure, et surprennent le sensible enfant dans le cimetière déserté, qui n'est plus qu'une vaste et effrayante solitude où la blancheur des tombes et l'ombre noire des cyprès agités par le vent ressemblent à de hideux spectres debout au milieu de la nuit et présentent un effrayant spectacle auquel ne peut résister que la douleur qui pleurait sa mère, car tout le monde s'était retiré, et l'enfant était resté là, seul semblable au marbre sur lequel il priait; il avait vu s'écouler la foule sans faire le moindre mouvement, et semblait abîmé dans une morne douleur et dans d'affreux souvenirs. enfin le voilà seul, seul avec les morts, il peut pleurer, il peut prier sans craindre aucune oreille indiscrète et en toute liberté. trois fois ses lèvres baisent avec respect le marbre du tombeau, trois fois il essuie les pleurs qui inondent son visage, et sa voix entrecoupée de sanglots, atténuée par la tristesse, exhale ainsi sa douleur: ô ma mère! c'en est donc fait! je ne vous verrai plus! quoi... je ne vous verrez plus! vous que j'ai tant aimé et qui m'aimiez tant aussi, vous qui m'avez tenu sur votre sein, vous qui m'avez si souvent couvert de vos baisers, il est donc vrai que je ne vous verrez plus, que je ne pourrais

plus vous serrer sur mon cœur, vous marquer ma reconnaissance et mon amour, que désormais, l'aurore paraîtra sans que je puisse vous embrasser, et que le soir avant de prendre mon repos, je ne pourrais plus coller mes lèvres sur votre front, je ne pourrai plus travailler à vous rendre heureuse moi infortuné qui ai tout perdu en perdant la plus tendre des mères. ô mon Dieu que je suis donc malheureux puisque j'ai tout perdu. Je suis laissé seul, seul sans parens, sans amis à qui je puisse confier mes peines et mes chagrins. si du moins j'avais encore mon père, mais non, vous m'avez dit ô tendre mère que jamais mes paroles enfantines et le doux nom de père sorti de ma bouche, ne s'étaient fait entendre à ses oreilles et n'avaient fait battre son cœur paternel, car à ma naissance il me dit le premier et le dernier adieu pour s'envoler au ciel; il vous laissa accablée de bien des soucis et des chagrins mais du moins avec un peu d'espoir; mais vous ô ma mère vous m'abandonnez seul, seul sans appui sans consolation. Personne ne m'essuiera mes larmes, comme je vous les faisais si souvent, lorsque vous pleuriez, ma tendre chère, je n'aurai plus personne personne ~~à aimer sur la~~ terre; personne grand Dieu! oui personne ... je serai seul, abandonné, semblable au buisson aride et solitaire qui végète au milieu du désert. ha! que ne m'emmenez vous pour jouir avec vous du bonheur céleste qui inonde votre âme. Mais aussi maintenant venez me chercher, enlevez-moi dans vos bras: comme je serais heureux dans le ciel, d'abord je jouirai de votre félicité, puis ensuite, vous me feriez connaître mon père, que vous m'avez dit m'avoir tant aimé. Mais hélas! que dis-je! ô triste réalité! je suis là, sur la tombe de ma mère, dans un affreux cimetière où je tremble de peur. ô quel triste avenir s'ouvre devant moi! fallait-il à la fleur de mes ans être condamné aux larmes! oui aux larmes! toujours toujours des larmes. ô mort que tu me semble belle, viens, étouffe moi dans tes bras, dans les bras de la douleur, viens m'arracher à mon malheureux sort, viens... alors les sanglots l'empêchèrent de poursuivre, puis un silence terrible, mais terrible comme le silence de la mort succéda à ces paroles et à ces sanglots. Mais un instant après il reprit: pardon mon Dieu, si je m'égare dans ma douleur, si je désobéis à votre sainte volonté, jusqu'à demander la mort; je l'aimais tant ma mère, et son amour m'était si nécessaire! je n'en murmure plus Seigneur, mais je pleure, qu'il me soit permis au moins de verser des larmes à genoux devant cette pierre qui renferme des restes si précieux à mon cœur. ô ma mère, adieu; mais en vous quittant, je

je voudrais déposer sur votre tombe, ces fleurs moins nombreuses, que les douces vertus que le Ciel déposa dans votre cœur. Jeunes cyprès, saules mélancoliques, protégez ce tombeau! Si vous aimez les soupirs et les regrets, arbrisseaux funèbres, croissez en raison de ma douleur. Adieu, tombe sacrée, tu me verras chaque jour pleurer sur le marbre qui te couvre, c'est à toi que je confie mes regrets. Adieu champ funèbre où bientôt je l'espère je rejoindrai ma bonne mère. Le pauvre enfant se lève alors en implorant Marie consolatrice des affligés, donne au mausolée le baiser d'adieu, et se retire en répandant de nouvelles larmes.

Antonin de Rumière

Thème latin.

Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées; pour bien écrire, il faut donc posséder pleinement son sujet; il faut y réfléchir pour voir clairement l'ordre de ses pensées, et en former une chaîne dont chaque point représente une idée; et lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier trait. C'est en cela que consiste la sévérité du style; et cela seul suffira pour le rendre précis et simple, égal et clair, vif et suivi; à cette première règle dictée par le génie, si l'on joint de la délicatesse et du goût, du scrupule sur le choix des expressions, de l'attention à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux, le style aura

de la noblesse. Si l'on y joint encore de la défiance pour son premier mouvement, du mépris pour tout ce qui n'est que brillant, et une répugnance constante pour l'équivoque et la plaisanterie le style aura de la gravité, il aura même de la majesté.

Latin.

Stylus nihil aliud est quàm ad sententias suas ordinem et motum adhibere; si quis ergò benè scribere voluerit necesse est argumentum animo possideat; et animo meditatus fuerit ut sententiarum suarum clarè videas ordinem, continuamque catenam cujus quodque caput ideam exhibeat. Atque ubi stylum prehenderis, illum ex ordine per primam hanc lineam circumage. In his stat severa oratio; nec pluribus opus erit ut sit concisa et simplex æqualis et lucida, vivida nec non connexa; quod si ad hanc legem quam præscribit ingenium accesserit mollitia judicandique vis, si quædam in verborum delectu religio, summa que cura ut quid nisi quam maximè generatim voces, scribendi nobilitatem habebis. Si jungas etiam primi æstus diffidentiam, despiciasque ea quæ modò fulgent summo cum ambiguæ cujuslibet aut lepidæ rei fastidio sermonis majestatem imo et gravitatem habebis.

A. Brochery

Autre traduction du même thème.

Sur le style.

Genus dicendi est solummodo sententiarum ordo et addita sententiis excitatio. Ad bene scribendum, suum oportet igitur argumentum plane cognitum habere; illud semel reputare attente ut clare videatur sententiarum distributio, ut quae series quaedam et continuatio deprehendatur, quarum singulis quasi nodis sensus effingantur; atque cum calamum sumpseris, illum vicissim in hac parte prima ligneâ dirigas. In his versatur orationis severitas, atque unum ut fiat concissa, simplex, aequabilis, dilucida, fervida nec non cohaerens. Si ad hanc primam legem quod ingenium induxit tum concinnitas et judicium, tum summa in verborum delectu diligentia, ut ita accedat, rebus imponantur vocabula rerum quorum usus latissime patet, suo orationem dignitas honestabit. Praeterea, si diffidens tui primi motus, omnia contemnis quae sunt tantum speciosa, et semper quoque verbo antiquo et facetiis abhores, sermo nihil non gravitatem et etiam majestatem habebit.

Riffard J.

Devoir Latin

Fable.

Vulpes et Corvus

Olim Corvus et Vulpes caseum simul viderunt in eumque pari studio, impari vero successu simul irruerunt. Igitur Corvus victor sublimi evectus in quercum altam praeda gaudens evolat tutusque sedit rostro caseum tenens. Tandem Arborem invenit Vulpes et sic vi dolo utitur; Ah! Ego insulsa quia cum alite Apollinis frustra certaverim. Jampridem corpus tam decorum est, pluma mollis, Caput nobile, et de colore quid dicam? niveum Colorem Cygnus, tu vero piceum sortitus es, utinam Uti Cygno tibi etiam cantum indulsit Apollo! audiens corvus tum non vereres, voce viduatus, mutus, et elinguis.

Audiens corvus,

ne hanc dotem Cygno cederet, dum vult clarissime clangere rostrum aperit hiatum, emisit caseum quem dolosa vulpes avidis dentibus celeriter celeriter rapit, loquitur ille abiens his verbis corvum; omnis adulator sumptibus auditoris jure et merito vivit.

Marcellus Giraud
de Romans

Même sujet.

Vulpes et corvus caseum simul viderant eumque raptum festinabant pari studio, impari celeritate, vulpes cursu, corvus volatu. Igitur corvus proclamitur in anticipat atque ità prædà simul et victoriâ lætus in summam quercum evolat ibique sedit. Ad ipsam arborem venit callida vulpes ut dolo habeat quod vi habere non potuerit, namque frontem corvum laudare astu adoritur: O me stultam, inquit, cum dilecto Phœbi alite certare ausa fuerim, quippe Deus favens vires solertiamque dedit; præterea, quod omnia præstat, plumam mollem, caput argutum, rostrum validum; jam de colore quid dicam, cum duo colores præstabiles forent, piceus et niveus, utrumque apollo suis alitibus condonavit, candidum cygno nigrum corvo. Utinam sicuti cygno cantum indulsisset! O rebus injuriam fecisse videtur. Illis verbis incitatus superbus corvus dum vult planissimè clangere ne id saltem [cygno] concederet, casei oblitus, toto rictu hiavit atque ità quod volatu acquisiverat, cantu amisit; enimvero vulpes quod cursu amiserat astu recuperavit. Tum sed serius corvus adulatione deceptus suam stultitiam sensit.

E. Béraud

Même sujet.

Dum corvus victum quæreret, et vulpes venaretur ambo simul caseum viderunt, et in eum irruerunt, uterque ut prædam teneret. At corvus agilitatem celeritatem sui œmuli volatu præcipiti præstans, primus caseum tenuit, et statim ovans in summo cacumine quercûs attollit. Tum Vulpes adhibet dolum, ut quod vis illi non dedit, habeat, et arborem propius accedit, humilisque [illegible] his blandis verbis alloquitur: « Nonne tu es apollinis ales? Quam insana eram, non animadvertabam me cum te contendere! O quam avem! quam decoris pennis splendidè cultam intueor! Quantum decori vultu et corpore geris! Tu forma œmularis cum Cygno altero Phœbi alite. At ille suæ vocis suavitate vincit, et hercule, si tantum jucunditatis tuæ vocis accederet, summi jovis ales esses. Tunc Corvus stulte rauca guttura solvit ut se Cygno non inferiorem præbeat, et caseus decidit, et dolosa vulpes dentibus avidis suscepit, et illi dixit proficiscens, « amice corve, omnia tibi apud te abundant, sed mente cares. »

Omnis adulator sumptibus auditoris jure ac merito vivit.

Aug. Dacher

Version Latine

Latin.

Quàre quibusdam temporibus provenerit corrupti generis oratio, quaeris; et quomodo in quaedam vitia inclinatio ingeniorum facta sit, ut aliquando inflata explicatio vigeret, aliquando affracta et in morem cantici ducta; quarè aliàs sensus audaces, et fidem egressi placuerint, aliàs abruptae sententiae et suspiciosae, in quibus plus intelligendum est quàm audiendum; quarè aliqua aetas fuerit, quae translationis jure uteretur inverecundè. Hoc quod audire vulgò soles, quod apud Graecos in proverbium cessit; talis hominibus fuit oratio, qualis vita. Quemadmodum autem uniuscujusque actio dicenti similis est, sic genus dicendi aliquando imitatur publicos mores. Si disciplina civitatis laboravit et se in delicias dedit, argumentum est luxuriae publicae orationis lascivia. Non potest alius esse ingenio, alius animo color. Si ille sanus est, si compositus, gravis, temperans, ingenium quoque siccum ac sobrium est. Illo vitiato, hoc quoque afflatur. Videbis itaque eloquentiam ebrii hominis involutam, et errantem, et licentiae plenam.

Français.

Voulez-vous savoir pourquoi le style s'est corrompu à certaines époques; et comment les esprits ont été entraînés dans certains vices en sorte qu'on a vu régner quelquefois un style boursoufflé, quelquefois un style efféminé et cadencé comme une chanson; pourquoi l'on a aimé tantôt les pensées hardies et qui ne sont pas dans la nature; tantôt des pensées obscures et à double sens qui laissent plus à entendre que ce qu'elles disent réellement; pourquoi il y a eu un temps où l'on s'est servi sans mesure de la métaphore. La raison de tout cela, c'est que l'on entend ordinairement tous les jours et qui est devenu proverbial chez les Grecs. Telle vie, tel style. (De même que l'on agit comme on pense, il en est de même du style, ~~Lorsque la discipline d'une ville s'est relâchée et que les citoyens se sont adonnés~~) il imite quelquefois les mœurs publiques. Quand la discipline d'une ville s'est relâchée et que les citoyens se sont adonnés aux plaisirs, on peut dire que le luxe public est une marque du relâchement du style. Il ne peut y avoir deux caractères, l'un pour l'esprit, l'autre pour l'âme. Celle-ci est-elle saine, réservée, sage et tempérante, l'esprit n'a rien de surabondant ni d'immodéré. Est-elle au contraire remplie de vices, elle les communique à l'esprit. C'est pour cela que l'éloquence d'un ivrogne est diffuse, sans suite et pleine de licence.

Raymond fils

Version latine. (texte).

Omnium quæ in hominum doctorum disputatione versantur, nihil est profectò præstabilius quàm planè intelligi nos ad justitiam esse natos; neque opinione omniumque institutis, sed naturâ constitutum esse jus. Quodsi, ut nonnulli volunt philosophi, homines ab injuriâ pœna, non natura, arcere debeat; si metus supplicii, non ipsa turpitudo, deterret ab injuriosâ facinorosâque vitâ, nemo est injustus; et incauti potiùs habendi sunt improbi: tunc autem qui non ipso honesto movemur, ut viri boni simus, sed utilitate aliquâ, atque fructu, callidi sumus, non boni. Nàm ~~quid~~ quid faciet is homo in tenebris, qui nihil timet nisi testem vel judicem? Quid, in deserto loco nactus, quem multo auro spoliare possit imbecillum atque solum? Noster quidem hic naturâ justus ~~vir~~ ac bonus, etiam colloquetur, juvabit, in viam deducet; is verò qui nihil alterius causa facit et metitur suis commodis omnia, videtis, credo, quid sit acturus.

(Cicéron.)

Français.

De tout ce qui fait le sujet des dissertations des savants, rien ne mérite plus d'être discuté que de bien comprendre que nous sommes nés pour la justice, et qu'elle n'est pas basée sur une opinion ni sur une institution des hommes, mais sur les lois de la nature. Et si, comme le veulent certains philosophes, c'est le châtiment, et non la nature qui doit éloigner les hommes de toute injustice; si c'est la crainte du supplice, et non la honte qui y est attachée qui fait répugner à une vie criminelle et coupable, personne n'est injuste; et l'on ne doit regarder les méchants que comme des imprudents. Celui donc qui, pour être homme de bien, n'est point inspiré par la vertu même, mais qui est guidé par son intérêt et son avantage, est rusé, mais n'est pas vertueux. En effet, cet homme qui ne craint qu'un témoin ou qu'un juge, que fera-t-il dans les ténèbres? S'il rencontre dans un désert un voyageur sans défense, mais chargé d'or, dont il puisse le dépouiller, que fera-t-il? S'il est naturellement porté à la justice et à la vertu, il ne balancera pas à lui parler, à le secourir, et à le mettre dans son chemin; Mais celui qui ne fait rien pour les autres, qui rapporte tout à ses intérêts, vous voyez, je crois, ce qu'il peut faire.

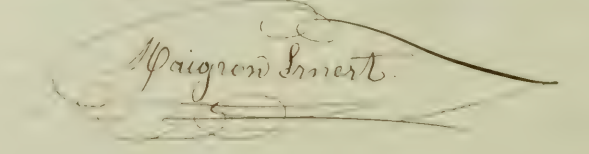
Vidal [?]
de Minas.

Fable.

L'aigle et la chevrette.

In umbrosâ remotâque silvâ, sublimi super quercu, Aquila nidum constituit. Jovis rapax ales, voraci proli, Sole sub occiduo turpe stillantem tabo studiosè escam portabat, proh! matribus detestandam viciniis. Imâ sub quercu, tenera Capella gemellos lacte nutribat dulci hinnuleos. Quadam verò die illis sobolem Aquila abstulit; heu! Diù retulit echo capræ plangorem! Diù silva clamoribus resonuit luctuosis! Caros mihi redde natos, Balabat misericordia mater, audi illorum flebiles gemitus, potius mihi arripe vitam; Barbara, ah, time Cælum iratum, time Deorum vindictam! Denique suos figens oculos crudeli nido, juxta quercum jacens interiit misella Caprea.

Insontis lacrymæ Superos tangunt. Juvat illis pœnas ultrices sceleratis sumere. Sic crepitans Jovis fulgur nidum combussit tyranni.



Version latine.

Plinius Saturnino, salutem.

Varie me affecerunt litteræ tuæ: nam partim læta, partim tristia continebant. Læta, quod te in urbe teneri nuntiabant. Nollem, inquis; sed ego volo: præterea, quod recitaturum statim ut venissem pollicebantur. Ago gratias quòd expector. Triste illud, quòd Julius Valens graviter jacet; quanquam ne hoc quidem triste, si illius utilitatibus æstimetur, cujus interest quam maturissime inexplicabili morbo liberari. Illud plane non triste solum, verum etiam luctuosum, quòd Julius Avitus decessit dum ex questura redit; decessit in navi, procul a fratre amantissimo, procul a matre, a sororibus. Nihil ista ad mortuum pertinent ad hos qui supersunt. Jam quòd in flore primo tantæ indolis juvenis extinctus est summa consecuturus, si virtutes ejus maturuissent! Quo ille studiorum amore flagrabat! Quantum legit! Quantum etiam scripsit! Quæ nunc omnia cum ipso sine fructu posteritatis aruerunt! Sed quid ego indulgeo dolori? Cui si frenos remittas, nulla materia non maxima est. Finem epistolæ faciam, ut facere possim etiam lacrymis, quas epistola expressit.

Vale.

Français.

Pline à Saturninus, salut.

Votre lettre m'a fait diverses impressions: car elle m'annonçait d'agréables et de fâcheuses nouvelles. Ce qui m'a causé le plus de plaisir ça été d'apprendre que vous étiez retenu dans Rome contre votre gré, dites-vous, mais selon mes désirs; ensuite que vous me promettiez de me lire vos ouvrages dès que j'arriverais. Je vous remercie de ce que vous voulez bien m'attendre. Mais j'ai surtout été peiné en apprenant de vous, que Julius Valens était dangereusement malade, ce qui certes ne serait pas même un grand malheur, si on faisait attention aux avantages de celui pour lequel il est si important d'être délivré le plutôt possible d'une maladie incurable. Mais ce qui est non seulement une triste nouvelle, mais encore un grand malheur c'est la mort de Julius Avitus qui est mort sur le vaisseau en revenant de son gouvernement en qualité de questeur loin de son frère chéri, loin de sa mère et de ses sœurs. Toutes ces choses n'ont aucune conséquence pour lui, maintenant qu'il est mort, mais elles en ont eu à sa mort, et elles en ont pour ceux qui lui survivent. Mais c'est encore un grand malheur qu'il soit mort en jeune homme, dont le caractère promettait tant pour l'avenir, si ses vertus avaient eu le temps de mûrir! Quel n'était pas son amour pour

l'étude ! que de livres ne lut-il pas ! combien même n'écrivit-il pas ? Tout a été perdu avec lui, sans fruit pour la postérité ! Mais pourquoi céder à la douleur ! Car si on lui cède, de quelque côté qu'on se tourne, il y a sujet de d'affliction ! Je termine ma lettre pour arrêter les larmes qu'elle m'arrache.

Adieu !

O. Gaillard

Thême.

On ne saurait trop recommander aux jeunes-gens d'apporter la plus grande attention à prononcer distinctement. Si le don de la parole ne nous a été accordé que pour communiquer nos idées, n'est-il pas absurde de prononcer les mots de façon que ceux qui nous écoutent ne peuvent et ne désirent nous entendre ? Quel est le jugement le plus ordinaire et le plus raisonnable qu'on porte sur les acteurs qui apparaissent sur la scène ? N'est-ce pas que ceux qui ont le meilleur sens, sont aussi ceux qui parlent le mieux ? quoiqu'ils n'aient pas toujours l'organe le plus agréable. Ils s'énonceront d'une manière claire et distincte et varieront à propos le son de leur voix, quelque défaut qu'ils puissent avoir d'ailleurs. Lisez ce que disent Cicéron et Quintilien de la prononciation, et voyez quelle force ils lui attribuent lorsqu'elle déploie toutes ses grâces ; ils savaient bien que les hommes se laissent plus souvent séduire par le cœur que par l'esprit, et que les sens ouvrent le chemin qui mène au cœur. ——

Latin.

Haud nimium hoc adolescentibus præcipi possit, nempè ut planissimè dicant. Nos a naturâ dicendi facultatem sortiti sumus ideo tantum ut cogitationum alios faceremus participes, nonne absurdum verba sic pronuntiare ut audientes nec possint nec velint nos intelligere? Quid de actoribus in scenam prodeuntibus solet sæpissimè et sapientissimè judicari? Nonne illos qui optimè sentiunt ita et optimè loqui, licet non jucundissimâ semper ~~vox~~ polleant voce? Loquentur claré et distincté, et sonum apté variabunt quocumque alio vox laboret vitio. Quid sentiant Tullius et Quintilianus de pronuntiatione perlegas, pervideasque quam illi vim tribuerint explicantes omnes lepores suos; Illos non fallebat animum facilius rapi quam mentem, iterque ad animum per sensus aperiri.

Aug. Brochery

Thème.

La grande image de Rome s'élève comme un colosse sur les ruines de l'antiquité; c'est en quelque sorte

le premier objet qui frappe nos regards. Nous savons le plan du Capitole, avant de connaître le Louvre ; et le nom du Tibre nous est plus familier que celui de la Seine. Quelque paisible que soit notre humeur, nous avons soutenus vingt querelles pour la cause de Pompé ou de Brutus. On se passione malgré soi pour cette ville, où, selon l'expression d'un ancien, on ne saurait faire un pas, sans marcher sur une histoire. Soit enthousiasme, soit bizarerie, nous ne voyons rien de vulgaire dans les actions des Romains. Notre imagination se plaît à en faire des géants, et il ne faut rien moins que les prodiges operés par le grand homme de notre temps, pour nous persuader que la nature n'a pas encore brisé le moule où elle jètte les hommes extraordinaires.

Latin

Vix apertis nostris apparet oculis ingens Romae imago colossi instar inter antiquitatis vestigia supereminens. Capitolii formam novimus, ignorantes Luparam, et Tiberis nomen nondum Sequanae cognoscentes. Quamvis natura placidi saepius Pompeii vel Bruti partes defendimus. Hanc flagrantissime inviti diligimus urbem, inquam, ut cujusdam veteris verba usurpem, movere non possis gressum, quin historiam aliquam premas. Sit actus sive mentis error nulla acta Romanorum habemus nisi divina.

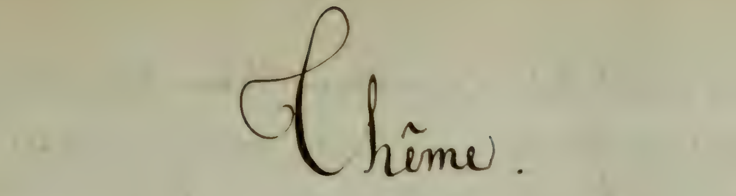
Giganteam illis ultro efingere magnitudinem et iis qua nostrâ ætate effecit certe vis maximus miraculis opus est ut persuasum nobis esset nondum periisse formam quâ ad fingendos insignes viros utitur natura.

O. Gaillard
c. Lamarte.

Même matière.

Magna Romæ imago, colossi instar, antiquitatis inter ruinas exsurgit. Si tantum aspicimus, ante omnia, aliquo modo attonitis haurimur oculis. Antiquam luparam noscamus, capitolii formam noscimus, Tiberisque nobis sæpius occurrit quam sequana nomen. Quantumvis mameti seu Pompeii seu Bruti causâ decertes tamen contendimus. Inviti hanc urbem amore flagranti moremur, in quâ, ut priscus auctor dixit, vestigium figere non possumus, nisi in magno historiæ monumento. Admiratione nimiâ vel cæcâ nihil vulgare in Romanorum factis videtur; jurat nos gigantes fingere; et miraculis à magno certe viro nostræ ætatis patratis nobis opus erat, ut persuasi simus naturam nondum fregisse formam in quam insignes viri funduntur.

E. Bérand



Thême.

Il est digne de remarque que plus le sol d'un pays est ingrat, plus le climat en est rude, plus il a de charmes pour nous. Chose étrange! qu'on s'attache par le malheur, et que ce soit ceux qui n'ont perdu qu'une chaumière qui regrettent davantage le toit paternel. Un sauvage tient plus à sa hutte qu'un prince à son palais et le montagnard trouve plus de charmes à sa montagne que l'habitant de la plaine à son sillon. Demandez à un berger écossais s'il voudrait changer son sort contre celui du premier potentat de la terre; loin de sa tribu chérie, il en porte partout le souvenir, partout il redemande ses troupeaux, ses torrents, et dépérit s'il ne retourne au lieu natal; c'est une plante de la montagne; il faut que sa racine soit dans le rocher; elle ne peut prospérer, si elle n'est battue des vents et des pluies; la terre, les abris et le soleil de la plaine la font mourir.

Latin.

Quò regionis solum ingratius, quò illius temperies asperior, eò nos permulcere, notatione dignum. Rem sane admirabilem! calamitate nos astringi, maximè que patrium desiderare tectum qui tantùmmodo tugurium ammiserunt. Casulæ magis quam princeps palatii amore tenetur silvicola; plura habet in monte monticola delinimenta quam in sulco planitiei

incola; postulata a pastore Stoco utrum suam pro potentissimi terræ regis sorte sortem mutare vellet, Procul a Dilecta tribu hujus quòcunque ferat pedem fert memoriam, repetit ubique et armenta et torrentes, atque nisi redeat in patriæ solum languescit. Qualis montana planta, hujus in saxo hærere debet radix felicites venire nequit, nisi ventis ventibus que jactata; terrã, tegminibus, planitie que sole victa, arescit.

Auguste Brochery

Version Latine

Portrait de Jules César.

Julius Cæsar Corpore quidem Altus fuit, maximorum virium micantibus oculis spectabilis, peritiâ rei militaris eximiâ, incredibili patientiâ laboris, pictarum tabularum signorumque cupidissimus, parcus vini, disciplinæ domesticæ tenax, vel in minimis. Eloquentiâ omnium dives antecessit, et summos æquavit oratores; quod ab oratorum principe, cæsari infenso confirmatum est. Primus in agmine, interdum eques, sæpius pedes cernebatur; nec gelu, nec sole, nec imbribus, caput operiens; docens quemque quid agendum, quid cavendum, quid providendum. Nemo promptior in periculis, nemo cautior. Severitatem

indulgentiâ temperans; delicta castigabat non omnia; multa dissimulabat, probè sciens genus hominum ad delinquendum pronum esse, nec facile naturam, et consuetudinem verbis immutari.

— Français —

Jules César avait une taille élevée, une très grande force de corps, il était remarquable par le feu de ses yeux, distingué par son habileté dans l'art militaire, et par son incroyable patience dans le travail. Amateur passioné des tableaux et des statues, il était sobre dans l'usage du vin, et faisait régner dans son intérieur la plus exacte discipline qu'il étendait aux moindres détails. Supérieur aux capitaines de tous les siècles, il égala même les plus grands orateurs, ce qui nous est certifié par le prince des orateurs ennemi de César; On le voyait toujours à la tête de son armée, quelquefois à cheval le plus souvent à pied; la tête toujours découverte malgré la gelée, malgré le soleil, malgré les pluies. et instruisant chacun sur ce qu'il fallait faire prévenir et prévoir; personne n'était plus actif dans le danger personne n'était plus prudent. tempérant la sévérité de la discipline par l'indulgence, il punissait les fautes mais il ne les punissait pas toutes, il en dissimulait beaucoup, sachant bien que les hommes sont enclins à mal faire et que bien

Souvent la nature et l'habitude sont plus fortes que les remontrances.



Suite de la même version.

Familiaritates, clientelas, summa fide coluit ac pietate; nunquam ab ullo tam offensus, quin libenter oblivisceretur. Itaque et malignos sermones, et librorum morsus patientissimo tulit animo, nec graviores injurias, non verbis, sed rebus illatas quum posset ulcisci, voluit. Conjurationes contra se deprehensas, quum potuisset antevertere sibi notas esse tantum admonuit. Statuas Syllae Pompeiique a plebe romana dejectas restituit. Morem suum fuit semper scripsisse brevissime; testes illae ad Oppium Corneliumque litterae: Brundusium veni. Castra posui. Pompeius me praecesserat. Misi Magium de pace. Quae visa sunt respondi. Quum in spem venero nonnihil conficiendi, statim vos certiores faciam. Valete.

Français.

Il montra à ceux qui l'approchaient familièrement, ~~à ses~~ amis, et à ~~ses~~ clients beaucoup de fidélité et de dévouement. Jamais assez offensé pour ne pas l'oublier volontiers il supporta avec une patience infinie, les discours dictés par la malignité, et les traits les plus mordans de la satyre. Combien de fois quand la vengeance lui était si aisée, laissa-t-il impunis des torts graves qu'on avait eu envers lui, non seulement par des paroles, mais encore par des actions. Instruit des complots qu'on tramait contre lui, il eut pu les prévenus, il se contenta d'avertir qu'il les connaissait. Le peuple romain avait abattu les statues de Sylla et de Pompée, César les releva. Il écrivait presque toujours de sa propre main, et en style laconique. Sa lettre adressée à Oppius et à Cornelius en est une preuve : Je suis arrivé à Brindes, j'y ai campé. Pompée m'avait précédé. Il m'a envoyé Magius pour traiter de la paix. J'ai répondu ce qui m'a semblé bon. Et dès que j'aurai espoir de conclure quelque chose, je vous le ferai savoir. Adieu !

O. Gaillard

[illegible] division.

Analyse de la fable de La Fontaine

Le chat et le renard.

Extraits des copies de mm Riffard, de Prunières, et Raymond-

Tout le monde connaît La Fontaine, ce bonhomme qui en faisant des chefs-d'œuvre se persuadait passer sa vie à dormir et à ne rien faire. Avant d'analyser une de ses fables admirables, disons en général que tout est naturel chez lui. Point de recherche, point d'affectation. Il ne compose point, il converse; il a vu, il conte, il charme. Il a vécu au milieu de ses personnages, il connaît leurs lois, leurs mœurs coutumes, leur langage et il parle comme eux. Prenons pour nous en convaincre la fable du chat et du renard.

Le chat et le renard, comme beaux petits saints,
S'en allaient en pèlerinage

Combien la pensée de La Fontaine a été heureuse de donner à nos deux personnages le nom de saints. Qui ne connaît pas en effet la sainteté de la race féline et la probité de messieurs les Renards? quoi de plus naturel que de voir des gens ainsi qui la friandise est bien

de sarabandes, faire un pèlerinage? Sans doute la conscience scrupuleuse de minet et de compère renard était souillée de quelque énorme attentat. Pour l'expier il fallait aller répandre des larmes et prier sur le tombeau de quelque martyre. Voyons le tableau qu'il nous en fait

C'étaient deux vrais tartufs, deux archipatelins
Deux francs pates-pelus – – – – – – –

La Fontaine est inimitable; il est vraiment admirable dans l'emploi des mots techniques dont il se sert pour qualifier ses personnages. En parlant des autres animaux il dira: ronge-maille le rat, la belette au long corsage, le corbeau au beau plumage; ailleurs il donnera au chat le nom de grippe-minaud, grippe-fromage; il appellera le renard, gascon qui sent la proie une lieue à la ronde. Mais ici ce sont de vrais tartufs, deux archipatelins, deux francs pates-pelus. Que pouvait-il employer de mieux pour caractériser nos deux pèlerins. Par le tableau qu'il nous en fait il nous semble voir la mine rechignée du chat et la figure patibulaire du renard; ils s'avancent ~~tout contents~~ à pas lents l'air contrits et humiliés, n'osant lever l'œil de terre, de peur, hélas! de se laisser tenter. Mais ce sont deux hypocrites; et d'ailleurs ils ils n'ont point emporté des vivres du logis; par conséquent il ne serait pas étonnant que dans leur route ils s'écartassent un peu trop du chemin et perdissent de vue ce qu'ils ~~étaient~~ vont faire

Suivons-les et marchons avec eux -

qui des fruits du voyage
Croquant mainte volaille, et croquant maint fromage
S'endommageaient à qui mieux mieux.

Hélas! n'en voulons pas pour cela à nos deux pèlerins; ce sont si bonnes gens. Certainement ce n'est pas la malice qui les fait agir dans cette circonstance. S'ils n'ont point fait des provisions pour le voyage, c'était pour de bonnes raisons. Peut-être voulaient-ils par le jeûne et la pénitence se préparer à obtenir grâce; sans doute la faim les poussa à cette extrémité. Ah! d'ailleurs, qu'est-ce que croquer un poulet et croquer un fromage; c'est si peu de chose, tout leur est permis aujourd'hui; ah! ils ont bien d'autres crimes sur la conscience; au reste, quand on va implorer le pardon d'un poète, on l'obtient tout aussi bien de deux; grâce donc pour cette fois. Regardez cet air modeste, cette démarche timide, ce sont deux petits saints, suivons-les dans le reste de leur voyage.

Le chemin étant long et partant ennuyeux
Pour l'accourcir ils disputèrent.
La dispute est d'un grand secours,
Sans elle on dormirait toujours.
Nos pèlerins s'égosillèrent.
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.

Nos pèlerins avaient le ventre plein et il leur restait encore un long chemin à parcourir. Que pouvaient-ils faire de mieux que d'ouvrir la conversation; d'abord ce ne sont sans doute que des entretiens familiers; ensuite on tombe sur quelque point de doctrine; ici nos deux voyageurs ne sont pas d'accord; ils se disputent; chacun soutient son opinion de la voix et du geste. Je prétends ceci, dit l'un; et moi le contraire, lui répond l'autre; c'est ceci, c'est cela; c'est vrai, c'est faux; que si, que non; enfin ils crient tant qu'ils s'égosillèrent. Force leur fut alors de se reposer pour reprendre haleine; une fois la fatigue passée; ils ne peuvent marcher sans ouvrir de nouveau la conversation: cette fois-ci trêve à la dispute; ils tombent sur le prochain. Écoutez-les: entendez comme ils te l'habillent! Il a ce défaut, c'est un imbécile; il s'est rendu coupable de crime; c'est un gueux, un vaurien, un menteur, en un mot un hypocrite. La conversation continue longtemps sur le même pied, mais elle ne peut pas durer; voyons ce qu'ils vont faire.

Le renard au chat dit enfin.
Tu prétends être fort habile.
En sais-tu tant que moi. J'ai cent ruses au sac.

Après avoir parlé d'autrui, il était tout naturel qu'ils en vinssent à eux. Le renard sait bien que son compagnon n'est pas un ignorant; il a vu son habileté, son adresse et son expérience au commencement du voyage; mais comme un homme qui a confiance en ses propres talents, il lui demande tu prétends être fort habile. A la manière et au ton qu'il emploie pour faire cette question au chat, il ajoute l'ironie et cet air de mépris commun chez des gens qui ont

conscience de leur savoir quand ils s'en ressent à leurs inférieurs. On voit qu'il est jaloux des belles qualités qu'il a remarquées dans lui. Il fait un étalage pompeux de ses forces; il fait connaître toutes ses ruses, il en a cent, dit-il; il est tout fier, et tout glorieux de faire preuve d'humilité dans ce si beau jour. Il a beaucoup de stratagèmes, Voyons ce que lui répondra l'illustre descendant de la race féline.

Non, dit l'autre, je n'ai qu'un tour dans mon bissac,
Mais je soutiens qu'il en vaut mille.

Le Chat semble tout déconcerté au premier abord, il répond humblement, non, je n'ai qu'un tour dans mon bissac. Comme cet aveu doit flatter le renard; il avait cent tours, l'autre n'en avait qu'un. Quelle supériorité! Voyez-le, il relève fièrement la tête, remue la queue en signe de victoire. Mais le chat n'a tenu ce langage que pour abaisser son orgueil; il reprend bientôt d'un ton un peu plus haut; mais je soutiens qu'il en vaut mille. Le renard doit se trouver offensé de ces dernières paroles; il a un tour qu'il en vaut mille; il était loin de s'attendre à une pareille réponse; il est évident qu'il ne voudra pas céder, une dispute est donc nécessaire

Lors de recommencer la dispute à l'envi,
Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi
Une meute apaisa la noise.

Il fallait à nos deux disputeurs un juge; mais un juge rustique, puissant et fort. La Fontaine a su le trouver; il le fait venir à temps; car des paroles ils n'auraient pas manqué

d'un renard aux coups et l'un des deux aurait succombé, mais par bonheur un tel accident n'arrive pas; ils se disputaient encore, ils criaient que si, que non, lorsque le juge ~~arrive~~ parait, il accourt en diligence pour épargner le sang; voyons le quel des deux gagnera le procès.

Le chat dit au renard, fouille en ton sac, ami,
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagème sûr; pour moi, voici le mien
A ces mots sur un arbre il grimpa bel et bien.

Le juge accourait, mais c'était un juge qui n'était pas plus ami de l'un que de l'autre; à sa vue le chat dit au renard, fouille en ton sac ami, cherche en ta cervelle matoise un stratagème sûr. La Fontaine est ici comme partout admirable. Il nous fait voir le ton d'ironie avec lequel compère chat parle à son compagnon; il se moque de lui, il le tourne en ridicule; il n'a aucune foi en ces cent tours; cent fois il les avait employés, et toujours avec succès. Quelle noble fureur doit l'animer. Mais ce n'est pas tout; il aurait voulu faire montrer son compagnon trop hardi; mais celui-ci ne lui en donne pas le temps. Voici le mien, dit-il, aussitôt sur un arbre il grimpa bel et bien. Son tour lui a réussi; le renard l'a vu; maintenant que compère chat est en sûreté, nous prévoyons en quelque façon quelle sera la triste destinée de son compagnon; voyons comment il s'en tirera.

L'autre fit cent tours inutiles
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
Tous les confrères de Brifaut.
Partout il tenta des asiles
Et partout sans succès.

Par le tableau que nous fait ici le poète, il nous semble voir les tours les ruses et les stratagèmes qu'emploie tour-à-tour le renard pour se tirer d'embarras. Il obtient d'abord des succès puisqu'il met en défaut tous les confrères de Brifaut, les plus habiles dans leur art; mais hélas! ces succès ne sont pas de longue durée, partout il tente des asiles et partout sans succès. Il a épuisé son sac; ah! les chiens s'acharnent encore et redoublent d'ardeur; enfin il a trouvé un asile; mais hélas! faut-il le dire

La fumée y pourvut, ainsi que les bassets.
Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles
L'étranglèrent du premier bond.

D'après ce que nous avons vu il nous serait facile de tirer la morale de cette fable. Le renard avec ces cents tours n'a pu se sauver, tandis que le chat a trouvé son salut dans un seul. Mais laissons encore cet honneur à la Fontaine

Le trop d'expédients peut gâter une affaire
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire,
N'en ayons qu'un mais qu'il soit bon.

F^ois Raymond

Antonin de Rumière

Riffard Gaston

Version latine.

Lettre de Pline à Albin.
Il fait l'éloge de Virginius Rufus.

Cùm venissem in socrûs meæ villam Alliensem, quæ aliquandò Rufi Virginii fuit, ipse mihi locus optimi illius et maximi viri desiderium non sine dolore renovavit. Hunc enim incolere secessum, atque etiam senectutis suæ nidulum vocare consueverat. Quòcumque me contulissem, illum animus, illum oculi requirebant. Libuit etiam monumentum ejus videre, et vidisse pænituit. Est enim adhùc imperfectum; nec difficultas operis in causâ, ~~exigui~~ modici, ac potiùs exigui; sed inertia ejus cui cura mandata est. Subit indignatio cum miseratione, post decimum mortis annum, reliquias neglectumque cinerem sine titulo, sine nomine jacere, cujus memoria orbem terrarum gloriâ pervagetur. At ille mandaverat caveratque, ut divinum illud et immortale factum versibus inscriberetur:

Hic situs est Rufus, pulso qui Vindice quondam,
Imperium asseruit non sibi, sed patriæ.

Tam rara in amicitiis fides, tam parata oblivio mortuorum, ut ipsi nobis debeamus etiam conditoria extruere, omniaque hæredum officia præsumere. Nam cui non est verendum, quod vidimus accidisse Virginio? Cujus

injuriam ut indigniorem, sic etiam notiorem ipsius claritas facit. Vale.

Français.

J'ai été chez ma belle-mère à sa villa d'Altium, qui appartenait autrefois à Virginius Rufus. Ce lieu a rallumé en lui la douleur et les regrets de la perte d'un si bon et si grand homme. En effet il se plaisait dans cette retraite, qu'il avait coutume d'appeler l'asile de sa vieillesse. De quelque côté que je me tournasse, mon esprit et mes yeux le cherchaient. J'ai voulu même visiter son monument, et je me suis repenti de l'avoir vu. Car il est encore inachevé: et il ne faut pas s'en prendre à la difficulté de l'ouvrage, qui est bien modeste ou plutôt qui n'est rien: mais à la négligence de celui à qui le soin de le construire a été confié. J'entrais dans une colère mêlée de compassion, en voyant les restes funèbres et les cendres de celui dont la gloire a perpétué le souvenir sur toute la terre, ~~étaient~~ répandus çà et là, dix ans après sa mort, sans honneur et sans épitaphe

Il avait pourtant pris lui-même la précaution d'ordonner que l'on gravât sur son tombeau ces deux vers où la plus belle action de sa vie, action véritablement immortelle et divine est rappellée:

Ci-gît Rufus, qui, après avoir repoussé Vindex, délivra son pays, non pour le subjuguer lui-même.

Il y a si peu de fonds à faire sur les amis, on oublie si facilement les morts, que nous devons prendre sur nous le soin de construire nos tombeaux, et prévenir les plus justes devoirs de nos héritiers. Car comment ne pas craindre pour soi-même le sort que nous voyons être arrivé à Virginius? Dont le mérite ne sert qu'à faire mieux connaître et l'outrage et toute son indignité. Adieu.

Vidal de Nîmes.

Narration.

L'Enfant et l'Echo.

Un petit enfant de 7 ans, nommé Louis de Surville s'amusait un jour tout seul dans un parc attenant à la maison de campagne de son père. C'était un après-dîner; il était livré à lui-même pour une demi-journée! Ah qu'il était

content! c'est une chose si douce que la liberté! Si vous l'aviez vu courrir après les papillons qui voltigeaient de fleur en fleur, regarder avec curiosité dans les différentes pièces d'eau du parc les petits poissons argentés qui se jouaient dans l'eau, venant à la surface, s'enfonçant, puis revenant encore; qu'il était heureux! il sautait, faisait mille gambades; enfin après avoir pris tous ses ébats et épuisé toutes les sortes d'amusements, brûlé par les rayons du soleil qui dardait sur lui tous ses feux et harrassé de fatigue, il se dirigea, pour se reposer et se mettre à l'ombre vers une grotte qui se trouvait au bout du jardin. En y entrant il entend que le bruit de ses pas est répété; il s'arrête, le bruit cesse: il avance, même bruit. Alors il regarde de tout côté croyant qu'il y avait quelqu'un de caché qui se moquait de lui; ne voyant personne, il se met à crier: Qui est-ce qui se moque de moi? — Moi, moi, moi. Dis-moi ton nom — Non, non. Prends-garde à toi, si je viens! — viens, viens. Où est-tu; par ici, par là? là, là là. Le petit Louis indigné de ne pas trouver le railleur, tournait et retournait sur lui même pour le découvrir; dans sa honte il s'arrachait les cheveux; il tempêtait, criait pleurait de rage; en se tournant il se trouva nez-à-nez avec son père, qui le suivait de l'œil et examinait toutes ses démarches, afin qu'il ne lui arrivât aucun accident. L'enfant fut surpris de se trouver en face de son père; celui-ci ne manqua pas de lui faire une petite

réprimande; vois-tu, mon enfant, si tu ne lui disais pas des injures il ne t'en dirait point; tiens, tu vas voir, je vais lui parler avec douceur, il me répondra de même. : N'est-ce pas que tu l'aimes bien mon Louis? — Oui, oui, oui. Vois-tu? — C'est vrai. Est-ce que tu ne m'aimes pas moi aussi? — Si, si, si. Le jeune enfant émerveillé dit à l'écho : m'aimes-tu bien? — bien bien bien. À ces mots, il embrassa son père et ils retournèrent à la maison; le petit Louis se proposa bien de venir souvent s'entretenir avec l'individu qu'il croyait caché quelque part dans la grotte; car comme il avait été élevé en ville, il n'avait jamais appris ce que c'est qu'un Écho.

Auguste Brochery

Version latine.

Latin.

Primus apud Romanos Tullius excoluit orationem, primus et verbis delectum adhibuit et compositioni artem: utique in his orationibus quas senior jam et juxta finem vitæ scripsit, id est, postquam magis profecerat, usque et experimentis didicerat, quod optimum dicendi genus est; nam priores ejus orationes non carent vitiis antiquitatis: lentus est in principiis, longus in narrationibus, otiosus circa excessus, tarde commovetur, raro incalescit, nihil excerpere, nihil referre

Vers Latins.

Vesper erat, summis de montibus atra procella
Surgens, irriguas subitò perrumpit in imas
Valles; diffugiunt omnes: turbata recedo
Vicinum ad templum Dominum prostrata vocavi
Strato humili, lacrymis oculos suffusa nitentes.
Invitæ mollis somnus mea membra penetrat.
Ecce mihi splendens divino lumine virgo
Visa, tenens dextrâ baculum pastoris amatum
Attonitam sic me dictis affatur amicis:
« Surge modo; ad te me Deus ut tibi verba proferrem
« Misit; pastor ego quæ fui; cùm gallica rura
« Attila vastaret, promisi ferre salutem
« Galliis, mea nec spes unquam promissa fefellit.

Auguste Brochery

Vers Latins (même sujet).

Vesper erat, et summis stridens aquilone procella
Montibus exsurgens cœlum turbabat apertum.
Ad templum trepida effugi formidine capta
Marmoreo prostrata Dei in limine sacro
Voce vocavi multâ gemens di flectere possum
Noctis amica quies deffessos occupat artus.

Et mihi visa est virgo his ultrò affata timentem
Et pecudum custos ego quondam et numine cœli;
Gallorum tyrannantes cum legionibus urbes
Attila vexaret; promisi afferre salutem.

Chazottes Albéric
1841
2e Division

Narration Latine.

Edgard et Sélima.

Edgard secessit victor e prœlio sed largo vulnere perfossus; novit uxor herbas in cujusdam rivi ripis crescere, eas quæsitum vadit tenens in gremio filium errat diu per campos arator, cùm advenit tandem ad rivum salicibus altis protectum, juxtà est silvicula quâ po-terit Selima natum reponere; ibi infantem relinquit in cuna-bulo, cogente mariti amore. nato oscula libat et flectens oculos fugit ægræque discedit, et festinat ad herbas, sub rupe locus est; herbam visam arripit, citaque redit ad filium. ah! fuge miseranda mater prope natum serpens dente minatur, ingen-tem prospicit accedentem ad filium serpentem; ima subitò tremor ossa percurrit, percussa Selima procumbit semi-animis. Imminente periculo selima exsurgere, quid non audet amor maternus? monstrum in itinere cohibere manu prendere audaci, circumdantis selima monstri sinibus tortuosis

fauces tandem elidit; serpens cum vitâ exhalat furores. Conatu devicta Selima cadit ipsa moribunda tendens infanti dextram. Edgard tamen impatiens exit e tabernaculo cum aliquot amicis ad quaerendam uxorem longius absentem quam anxius exspectabat, nesciens malorum; accedit et amens videt amantem sine voce languentem et juxtà illam monstrum, jacet que vagiens natus. Dolore percitus exclamat. Rediviva clamore Selima Edgard que amplexum tenens: O conjux, dixit illa, care Edgard, supremas audi preces; vive nostro nato, si tibi cara fui, sit tibi ejus vita et tua cara, sis illi pater imo si fas est et mater; vive, jubet uxor - Nate! .... - nec ulla plura potest dicere; cadit et moritur. Edgard dolorem quis pingere possit? ferro vitam vult abrumpere, sed amici vivere cogunt. Edgard condit ferrum ut foveat filium et semper lacrymetur uxorem.

Auguste Brochery

Version Latine.

Pline à Restitutus

Indignatiunculam, quam in cujusdam amici auditorio cepi, non possum mihi temperare, quominus apud te, quia non contingit coràm, per epistolam effundam. Recitabatur liber absolutissimus: hunc duos vel tres, ut sibi et paucis

videntur, diserti, surdis mutisque similes audiebant. Non labia diduxerunt, non moverunt manum, non denique assurrexerunt saltem lassitudine sedendi. Quae tanta gravitas? Quae tanta sapientia? Quae immo pigritia? Arrogantia? Sinisteritas ac potius amentia, in hoc totum diem impendere, ut offendas, ut inimicum relinquas, ad quem tanquam amicissimum veneris? Disertior ipse es? Tanto magis ne invideris; nam qui invidet minor est. Denique sive plus, sive minus, sive idem praestas, lauda inferiorem, vel superiorem, vel parem. Superiorem, quia nisi laudandus ille est non potes ipse laudari; inferiorem aut parem, quia pertinet ad tuam gloriam quam maximum videri, quem praecedis vel exaequas. Equidem omnes qui aliquid in studiis faciunt, veneror etiam mirorque. Vale.

Francais.

Je ne puis m'empêcher de vous ouvrir mon cœur dans cette lettre, puisque je ne le puis de vive voix, sur le petit chagrin que j'ai reçu dans une assemblée où un de mes amis m'avait invité. On y lisait un ouvrage excellent; deux ou trois personnages éloquents à leurs yeux et à ceux d'un petit nombre de gens, l'écoutaient comme s'ils eussent été sourds et muets. Ils ne remuèrent pas les lèvres, ne firent pas le moindre geste, ne se levèrent pas même pour se délasser d'être assis. Est-ce gravité? Est-ce bon goût? Ou plutôt est-ce paresse ou orgueil? Quel travers, ou pour mieux dire quelle folie, de passer tout un jour à offenser un homme et à encourir sa disgrâce, après l'avoir abordé comme un intime? Mais vous êtes plus éloquent? Raison de plus pour ne pas lui porter envie; car envier, c'est se reconnaître inférieur. En un mot, soyez ou plus, ou moins ou aussi habile, vous avez également intérêt à louer celui que vous surpassez, qui

qui vous surpasse, ou qui vous égale ; celui qui vous surpasse, puisque vous ne pouvez mériter de louanges, s'il n'en n'est pas digne ; celui que vous savez assez ou qui vous égale, puisque la gloire qui lui revient rehausse nécessairement la votre. Pour moi je ne refuse mon estime ni mon admiration à aucun de ceux qui s'efforcent de se distinguer dans les belles lettres.

M. Liori [illegible]

Thème.

Il est un temps pour travailler et un temps pour se reposer. Le travail et le repos doivent se succéder mutuellement. Le repos nous rend plus propres au travail et le travail nous fait mieux goûter le repos ; il faut que l'un serve d'assaisonnement à l'autre. Un travail constant et continuel épuise un repos trop long nous amollit. La nature par l'alternative du jour et de la nuit semble avoir tracé à l'homme la mesure du travail et du repos. Voici votre temps de repos qui approche, il est juste que vous donniez du relâche à votre esprit et que vous vous reposiez après le travail d'une année ; mais songez qu'il faut toujours un peu tenir votre esprit en haleine et donner chaque jour quelques heures à l'étude. Une vacance passée entièrement dans la dissipation est pour un écolier ce qu'est pour un soldat un quartier d'hiver passé dans la mollesse.

Latin.

Cum laboris, tum quietis sunt tempora. Alter alterius suscipiat vices. Quiete ad laborem aptiores sumus; labore quietis suavitatem melius sentimus; sibi mutuò condimento sunt. Constanti continuoque labore vires effœtæ quietis diuturnitate franguntur. Natura dies noctesque alternans utriusque fines præscripsisse videtur. En vobis proximum quietis tempus; relaxari ingenium licet, vosque unius anni perfunctos laboribus requiescere. Sed videte et desuetudine ne tardi fiant animi, cavete, et quotidiè aliquot per horas intermissum repetite laborem. Feriæ totæ inter lusus consumptæ idem alumno damnum quod consumpta inter delicias hiberna militi afferunt.

E. Bérard

Version latine -

Qui latini sermonis elegantiore copiâ delectantur, ii se plus uni Ciceroni quàm ceteris omnibus debere fateantur necesse est. Pauci enim in uno scribendi genere, ille in omnibus excelluit. Nec verò linguam latinam vocabulis tantùm locupletavit, sed rebus etiam vel ingenio quæsitis, vel è doctrinâ sumptis, vehementer auxit. Ille summum oratorem, ille pollentem civem, ille optimum virum libris suis formavit atque finxit. Quis igitur non acriter invehatur in stolidos illos, qui in Tullio nihil præclarum dictitant, præter verborum phaleras? Faciunt ne intelligendo ut nihil intelligant. Quàm varia enim et egregia consiliis

volumina! Quanta vis! Quanta copia salubrium praeceptorum! Quae perspicuitas! Quis candor! Quae denique festivitas! Philosophiam, quae primum in rerum naturalium contemplatione occupata abiit à vitâ communi, Socrates primus in terras deduxisse legitur. Plato et Aristoteles eamdem sunt conati in aulas regum producere; Marcus vero Tullius conatum in proscenium perduxit: cujus operâ sic loqui didicit, ut vel promiscuum vulgus possit applaudere.

Français.

Quiconque est épris de la richesse et de la beauté de la langue latine doit convenir nécessairement qu'il a plus d'obligation à Cicéron seul qu'à tous les autres écrivains. Très-peu en effet ont excellé dans un seul genre de composition, mais lui dans tous à la fois. Ce n'est pas seulement d'expressions qu'il a enrichi la langue latine, mais il l'a encore augmentée considérablement d'idées que lui suggéra son imagination ingénieuse ou qu'il puisa dans ses connaissances. Il a tracé dans ses ouvrages le modèle et le portrait du parfait orateur, du bon citoyen et de l'homme vertueux. Comment ne pas s'emporter en violentes invectives contre ces hommes dépourvus de raison qui disent qu'il n'y a de remarquable dans Cicéron que l'ornement des paroles? Certes ils donnent à comprendre qu'ils

ne comprennent rien. Quelle variété et quelle perfection dans les ouvrages qui sont sortis de sa main! Quelle ~~clarté~~ énergie! Quelle richesse d'expressions! Quelle clarté! Quelle simplicité! enfin quel enjouement! Socrate, dit-on fit le premier descendre sur la terre la philosophie qui livrée d'abord à la contemplation des choses de la nature n'avait aucun commerce avec la vie commune. Platon et Aristote s'efforcèrent de la faire admettre à la cour des rois; mais Cicéron la fit même monter sur le théâtre; et apprit à traiter les matières philosophiques de telle manière que le commun du peuple y put applaudir.

Raymond

Version grecque.

Ιουλιανος ους επολεμει βαρβαροις χαριζομενος ηγρεισεν, ομηρα πιστεως εκελευ ητει λαβειν. Των δε ικετευοντων και αξιουντων ειπειν ους βουλεται, τον του βασιλεως αυτων αιτειται παιδα πλαττομενος, ον ειχεν αιχμαλωτον ως ουκ εχειν. Ενταυθα ο τε βασιλευς αυτων και οι βαρβαροι πρεσεις εκπλαγεντες, οιμωγη τε φθονω και ολοφυρσει προσεχεγεντο, δεομενοι μηδεν αδυνατον επιταττεσθαι, αδυνατον δε αυτοις ειναι και τους πεσοντας αναστησαι και ομηρους δουναι τους τετελευτηκοτας. Γενομενης δε σιωπης ο των βαρβαρων βασιλευς αναβοησας μεγιστον οσον: ειτε εζη, εφη, ο παις! ινα σοι δοθεις ομηρος, ο Καισαρ, δουλειαν ευτυχει της ημης βασιλειας ευδαιμονεστεραν. Αλλα υπο σου τεθνηκεν, ατυχησας ισως και το αγνοηθηναι.

Français.

Julien ayant accordé la paix aux barbares auxquels il faisait la guerre demanda des otages pour garantie de leur bonne foi. Comme ceux-ci le priaient et le pressaient de désigner ceux qu'il voulait il demanda le fils de leur roi feignant de ne pas l'avoir pour prisonnier. Aussitôt le roi et les barbares se prosternèrent à ses pieds se lamentèrent, fondirent en larmes et le prièrent de ne pas demander l'impossible ajoutant qu'il n'était pas en leur pouvoir de faire revivre ceux qui avaient succombé dans le combat et de donner des morts pour otage. Le silence étant rétabli le roi des barbares s'écria : Plût-à-Dieu que mon fils vécût encore ; je vous le donnerais pour otage, César, et esclave il serait plus heureux que son père sur le trône : mais il a tombé sous vos coups, malheureux peut-être de n'avoir pas été reconnu.

E. Béraud

Version latine.

In familiaribus epistolis brevitas quidem observanda. Ipsarum quoque sententiarum ne diu circumferatur, quod Cato ait, ambitio; sed ita recidantur, ut ne quid videatur deesse, quod non intelligentia suppleatur. Lucem vero iis præfulgere oportet, nisi cum consulto clandestinæ litteræ fiunt. Quæ tamen ita cæteris occultæ esse debent, ut iis ad quos mittantur, perspicuæ sint. Cæterum cum absconditis nihil opus est, cavenda obscuritas magis quam in oratione, aut

in sermone. Potes enim parum planè loquentem rogare ut planius dicat; quod in absentium epistolis non datur. Et ideò nec historia occultior addenda, nec proverbium ignotius, nec verbum curiosius, nec figura putidior, neque, dum amputatae brevitati studes, dimidiata sententia sit intelligentia requirenda; nec circuitu verborum et anxio struendi labore, lux obruenda. Epistola, si superiori scribas, ne jocularis sit; si pari, ne inhumana; si inferiori, ne superba; neque docto, incuriosè; neque indocto, diligenter; nec conjunctissimo, tralatitiè; nec minùs familiari, non amicè.

Une des premières conditions dans les lettres familières, c'est la brièveté. Il ne faut pas laisser la pensée se développer dans une période ambitieuse, comme le dit Caton; tenere regula cependant de manière à ne rien retrancher que l'intelligence ne puisse suppléer. Les lettres doivent outre cela être claires, à moins qu'il ne s'agisse d'une correspondance secrète. Et même alors tout en restant obscures pour les autres, elles doivent être intelligibles à ceux à qui elles s'adressent. Du reste quand le secret n'est pas necessaire, il faut éviter l'obscurité plus encore que dans le discours et la conversation. Car si dans la conversation, celui qui vous parle ne se fait pas assez comprendre, vous pouvez le prier

mens erecta ad altissimas disciplinas et sublimiores sententias omnia alia negligenda putat; constat doctum ut rarius ditescere ita vulgo indigere. Tantam vestitus erat paupertatem Homerus, cui viventi nec fuit patria nec domus. Socrates saevienti hieme pallium nec habuisset nisi opitulantibus amicis. Nec Epictetus habuit servum unde testam emeret. Quanta igitur virtute respuenti opus viro necesse est.

Devoir français.

O. Guillard
1re division

Discours d'un sénateur de Gabies.

Citoyens, je suis heureux de pouvoir vous féliciter des succès que vous venez d'obtenir; et la joie que j'éprouve est d'autant plus grande, que nous sommes redevables à Sextus des avantages que nous avons remporté sur nos ennemis; à Sextus qui naguère était notre ennemi, et qui aujourd'hui est notre appui et notre salut. Oui, citoyens, nous n'avons que des actions de graces à rendre à Sextus. Tout ce que nous devons souhaiter, c'est qu'il conserve pour nous ses sentiments de bienveillance. Grâce à la sagesse de ses conseils, nous reprenons l'offensive; déjà nous pouvons espérer que nos ennemis, dégoutés d'une guerre qui leur devient fatale de jour en jour, nous laisseront jouir d'une tranquilité assurée pour longtemps. Sans doute les dieux témoins de notre générosité envers le fils du superbe Tarquin, veulent récompenser l'innocence et punir le crime. L'hospitalité honore l'homme, et loin de nuire aux intérêts particuliers, elle ne fait

qu'accroîte la prospérité de ceux qui la pratiquent. Les services que nous a rendus Sextus en sont une preuve éclatante. Maltraité par son père, ce fils infortuné est venu chercher un asile parmi nous, ses ennemis. Au récit des mauvais traitements que lui a fait subir son père, touchés de son infortune, nous l'avons accueilli à bras ouverts dans nos murs. Citoyens, une telle conduite ne peut que vous honorer, quelques événements qui doivent en être la suite; et aux yeux de tous les peuples cet acte de générosité deviendra un monument immortel, qui rendra un éclattant témoignage à votre humanité. Aussi l'hospitalité que nous avons exercé envers Sextus, réclamait de sa part les secours qu'il nous a porté! Mais d'un autre côté, la patrie qui l'a vu naître, le territoire qui a nourri sa jeunesse devrait naturellement le détourner les à porter les armes contre elle. Vous voulez le mettre à la tête de vos troupes: c'est bien; mais avez-vous bien pensé que donner le commandement à quelqu'un, c'est se mettre à sa disposition, c'est devenir même esclave volontaire de ses volontés et de ses caprices. Sextus est un étranger; il n'y a que quelque temps qu'il combattait contre nous; ce n'est que le mauvais traitement de son père qui l'a jeté dans nôtre cause; l'intérêt seul est le mobile de sa conduite; ses idées peuvent donc changer d'un moment à l'autre, et vous seriez bientôt témoins d'une conduite toute contraire à votre égard, si votre inimitié lui devenait plus avantageuse. Et d'ailleurs peut-on être assuré d'une fidélité constante, après qu'il a renié et même trahi sa première patrie! Non, Citoyens, Sextus étranger ne peut avoir autant de zèle pour assouvir sa vengeance, que nous en avons pour nous soustraire à l'esclavage honteux qui nous attend, si nous succombons. Sextus est un romain: Hé quoi! ne connaissez-vous pas encore ces destructeurs

destructeurs des peuples ? S'ils occupent déjà une si grande partie de l'Italie, est-ce par des voies légales et légitimes qu'ils s'en sont rendus maîtres ? Craignons donc que Sextus sous les dehors de l'amitié ne cache quelque noire perfidie, quelque funeste stratagème. Que l'infortune des autres nous instruise. Faut-il vous rappeler leur indigne conduite envers les Sabins et tous les autres peuples qui gémissent aujourd'hui sous leur joug de fer ? Au nom des dieux, au nom de la patrie, au nom de tout ce que vous avez de plus cher, tenez-vous en garde contre toute surprise. D'ailleurs le caractère de Tarquin doit assez nous avertir quel peut être celui du fils, et nous faire appréhender quelque trame capable de nous livrer à la fureur des Romains. Je vous en conjure ne donnez pas le commandement à Sextus. Quoi ! mettre un fils de Tarquin à la tête de vos troupes, pour les faire marcher contre Tarquin lui-même ! Je suppose même que Sextus agisse de bonne foi. Cette préférence pour un étranger sera être reçue avec joie par nos généraux ? Doutez-vous donc de leur zèle et de leur fidélité pour leur faire un pareil affront ? Pourront-ils facilement se résoudre à marcher sous les ordres d'un étranger ? Si la fortune ne les a pas d'abord favorisé, êtes-vous assurés qu'elle s'attachera toujours à ce fier romain ? Car tel est dans la prospérité aujourd'hui, qui sera peut-être demain dans les abîmes du malheur. Nos soldats marcheront-ils avec confiance sous la conduite d'un général naguère leur ennemi mortel ? Croyez-vous donc qu'ils ~~[illegible]~~ aient si peu de cœur pour ne pas sentir l'humiliation de recevoir les ordres d'un étranger ? Le peuple lui-même ne rougira-t-il pas d'un tel choix ?

Nos ennemis en seront-ils plus effrayés en voyant un parricide et un traître commander nos armées ?. Au contraire si vous nommez Sextus général, les Romains reprendront confiance, et en rejetteront la cause sur notre dénuement. La crainte que nous commencions à leur inspirer se changera en mépris. Dès lors ils nous attaqueront avec une nouvelle ardeur, et nos efforts ne pourront résister à leur opiniâtreté. Conservez donc l'avantage que vous avez sur eux; frappez, tandisqu'ils sont encore tremblants. Est-ce donc la première fois que nous avons à soutenir seuls une guerre qui, grâce aux dieux, aura bientôt son terme ?. Ne vous laissez pas éblouir par un zèle apparent. Au reste si Tarquin a maltraité son fils, ce ne peut être que dans un moment d'indignation et de vivacité. Une fois les premiers feux de la colère éteints, la tendresse paternelle ne peut tarder à reprendre son empire. Tarquin, revenu à des sentiments plus doux, fera réparation à Sextus; et ce père repentant tâchera par tous les moyens d'apaiser le ressentiment d'un fils outragé. Et celui-ci pourra-t-il résister aux sollicitations d'un père, aux larmes d'une mère; aux invitations de sa patrie toute entière? La voix de la nature sera plus forte et plus impérieuse que celle du ressentiment. Mais si l'amour pour son père est entièrement éteint dans son cœur, est-il capable d'un attachement sincère et durable à un peuple qui est l'ennemi de sa patrie, et qui n'a aucun droit à son amitié, si ce n'est la reconnaissance, dont il s'est déjà acquitté. Non, citoyens, je ne puis concevoir comment vous osez confier vos troupes à Sextus. Confiez-vous plutôt à l'expérience et au zèle de vos généraux: votre salut est plus sûr.

Quant à Sextus contentez-vous seulement de suivre ses conseils, s'ils vous sont avantageux; mais ayez toujours la force de les rejeter, dès qu'ils vous paraîtrons nuisibles. Mais au nom des dieux, au nom des intérêts de notre patrie, gardez-vous surtout de lui donner le commandement. L'honneur, vos intérêts, le salut de la patrie s'y opposent. L'opprobre, l'infamie, votre perte, la ruine de la patrie en seraient les résultats.

Bonnet Pierre
de Vion 1re division

Le renard, le loup et le cheval.

La Fontaine met en scène trois animaux: le renard, le loup et le cheval. Le renard est fin, rarement il est la dupe des autres, bien souvent au contraire il trompe ceux qui ont affaire avec lui; il ne serait donc pas étonnant que dans la fable il jouât quelque mauvais tour aux deux autres animaux. Le loup est un cruel, un méchant, un perfide; c'est lui qui dévora injustement l'innocent agneau: cette cruauté nous le rend odieux. Le cheval au contraire nous intéresse par son innocence: il broute, il n'égorge aucun animal. Nous ne serions pas fâchés qu'il fût épargné et que le loup seul fût la dupe du renard. Voyons si l'auteur contredira nos pressentiments et nos désirs.

Un renard, jeune encore, quoique des plus madrés
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain loup, franc novice: accourez,

un animal peint dans nos prés

Beau, grand, j'en ai la vue encore toute ravie.

Le renard était jeune, dit la Fontaine ; s'il nous l'eût dépeint vieux il eût été moins naturel qu'il vint s'adresser au loup ; mais il était jeune, il n'avait pas l'audace d'aborder un animal si grand et qui à la première vue devait lui paraître si terrible. Dire cependant qu'il était jeune, c'est dire qu'il qu'il avait peu d'expérience ; l'auteur avait donc besoin d'ajouter pour qu'il pût jouer le rôle auquel il le destinait quoique des plus madrés. Cette épithète est opposée à franc novice si à propos et si bien attribuée au loup : c'est capitaine renard maître en fait de tromperies avec le pauvre bouc qui n'y voyait pas plus loin que son nez. Que les paroles du renard sont fines et adroites pour exciter la curiosité et l'avidité du loup ! Mais voyons ce que répondra celui-ci :

Est-il plus fort que vous, dit le loup en riant,

Fais-moi son portrait je te prie.

Comme la Fontaine a bien saisi le caractère du loup ! que les premières paroles conviennent bien à cet animal qui à la voracité joint la lâcheté : il n'a rien de si pressé que de demander si le cheval n'est pas trop fort pour qu'ils puissent en faire leur proie. Il est bien naturel aussi qu'il désire en juger par lui-même et qu'il demande le portrait du cheval. Il faut remarquer que le loup tutoie le ~~cheval~~ renard tandis que celui-ci pour flatter son compagnon lui dit un grand vous. Poursuivons.

Si j'étais quelque peintre ou quelque étudiant,

repartit le renard, j'avancerais la joie

Que vous aurez en le voyant.

Le renard parle toujours avec adresse ; Il se garde bien d'ajouter quelque chose aux deux mots beau et gras dont il a plus haut qualifié le cheval et qui sont si propres à exciter l'avidité du loup. C'est dans son peu de savoir qu'il cherche une excuse et par les deux mots si bien trouvés que La Fontaine lui met dans la bouche il s'avoue incapable de le faire ~~par~~ quelque manière que ce soit. Enfin il fait pressentir au loup la joie qu'il éprouvera en voyant le nouveau [illegible]. Après les deux derniers vers qu'il lui adresse celui-ci ne peut plus faire résistance :

> Mais venez ; (lui dit-il.) que sait-on ? peut-être est-ce une proie
> Que la fortune nous envoie.

Quel loup en effet a jamais résisté à l'espérance de faire une proie, surtout une proie qu'on lui dit être si belle ? Il va donc. Arrêtons-nous ici un instant pour admirer comme les paroles que l'auteur met dans la bouche du renard sont insinuantes. Ce n'est que par degrés qu'il entraîne le loup : d'abord il lui annonce la présence du cheval, après il excite son avidité et sa curiosité en le lui représentant beau et gras ; il termine enfin en lui disant que c'était une proie que leur envoyait la fortune. Passons plus loin.

> Ils vont : et le cheval qu'à l'herbe on avait mis
> assez peu curieux de semblables amis
> Fut presque sur le point d'enfiler la venelle.

Naïveté rien du second vers est admirable ; C'est bien là la naïveté de La Fontaine. Le cheval avait envie de fuir, cependant il reste. Messieurs les loups et les renards n'attaquent guère ceux qui à leur vue n'enfilent pas promptement la venelle... et il est

probable que ce ne sera pas la ruse qu'ils essayeront de le ~~trom~~ s'emparer du cheval. Dès lors c'est au renard à prendre la parole. Le fabuliste l'a senti et il lui fait dire: ~~Seigneur dit le renard vos humbles serviteurs appren-~~
~~draient volontiers comment on vous appelle~~

Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs,
Apprendraient volontiers comment on vous appelle.

Oh le flatteur, le rusé! Il ne dit pas frère, mais Seigneur qui indique la supériorité, pour mieux ~~encore~~ faire sentir qu'ils se reconnaissent ses inférieurs il ajoute, vos humbles serviteurs. Le cheval, s'il eût été aussi orgueilleux que le corbeau ne pourrait faire autrement que de satisfaire un désir si modéré; mais le vers suivant dit

Le cheval qui n'était pas dépourvu de cervelle....

Nous voyons maintenant qu'il ne tombera pas dans le piège; mais comment la Fontaine le fera-t-il sortir de ce mauvais pas, Comment le fera-t-il agir pour qu'il se débarasse de ces deux tristes personnages? ......

...... leur dit: lisez mon nom vous le pouvez, messieurs,
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle.

Que c'est bien trouvé! on le prend par la ruse il se défend par la ruse; il n'avait pas d'ailleurs d'autres moyens. Qu'aurait-il fait seul contre ces deux agresseurs? La Fontaine a fait entrer dans le second vers les mots cordonnier et semelle qui ailleurs seraient bas, mais qui ici sont admirable. Que feront nos deux matois, probablement ce ne sera pas le renard qui ira lire:

Le renard s'excusa sur son peu de savoir:
Mes parents, reprit-il ne m'ont point fait instruire

Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire.
Le renard met de nouveau en avant son ignorance; il la justifie par la pauvreté de ses parents; les malheureux, ils n'ont qu'un trou pour tout avoir. Le quatrième vers est opposé aux trois premiers. Le loup est un parent savant, il sait lire; ses parents sont des gros messieurs; à cette expression il semble que l'on croit voir de riches bourgeois dont les pauvres parents du renard sont les serviteurs. La flatterie est forte, peut être que le renard loup ne sera pas si fin que le cheval et qu'il s'y laissera prendre. Voyons le

Le loup par ce discours flatté,
s'approcha; mais sa vanité
lui coûta quatre dents; le cheval lui desserre
un coup et haut le pied. Voilà mon loup par terre
mal en point sanglant et gâté.

En effet il s'approche: la scène qui suit est des plus belles. Le fabuliste l'a décrite avec force et le peu de mots qu'il a employé nous en fait sentir la rapidité. Dès que le cheval a levé le pied, voilà le loup par terre. Un coup qui ~~est placé au commencement~~ de ce vers est très expressif après par ces mots - - - - - - . Voilà mon loup par terre
mal en point sanglant et gâté
Il nous dépeint le résultat de la scène qu'il vient de décrire et le malheureux état où le pauvre loup a été réduit par sa vanité

Frère dit le renard ceci nous justifie,
Ce que m'ont dit des gens d'esprit.
Cet animal vous a sur la machoire écrit

Quand on est inconnu le sage se défie.

C'est le renard qui fait la morale au loup; il ne la lui fait pas directement comme il l'avait fait au corbeau: il n'a pas l'audace attendu qu'il s'adresse au moins à un égal. Il se sert d'un tour de phrase où on voit peint ressortir l'esprit et le caractère enjoué du bon fabuliste.

E. Bérard

Version latine

Départ d'Ovide pour son exil (14)

Jam prope lux aderat quâ me discedere Cæsar
 Finibus extremæ jusserat Ausoniæ.
Nec mens, nec spatium fuerant satis apta parandi:
 Torpuerant longâ pectora nostra morâ.
Non mihi servorum, comites, non cura legendi,
 Non aptæ profugo vestis opis ve fuit:
Non aliter stupui, quam qui Jovis ignibus ictus,
 Vivit, et est vitæ nescius ipse suæ.
Ut tamen hanc animo nubem dolor ipse removit
 Ut tandem sensus convaluere mei
Alloquor extremum mœstos abiturus amicos,
 Qui modò de multis unus et alter erant.
Uxor amans flentem flens acrius ipsa tenebat;
 Imbre per indignas usque cadentæ genas.

Quocumque aspiceres, luctus gemitus que sonabant.
Forma que non taciti funeris intus erat:
Femina, virque, meo, pueri quoque funere maerent,
In que domo lacrymas angulus omnis habet.

Français des vers précédents.

Déjà allait paraitre le jour que César avait fixé pour le terme de mon séjour en Italie et ou je devais abandonner ma patrie. Je n'avais pas le courage nécessaire aux apprets de mon départ et j'étais resté plongé dans un long et morne accablement.
Je ne m'étais occupé ni du soin de me choisir quelques esclaves, ni de me procurer quelques compagnons de voyage, ni les vêtements et provisions indispensables à un pauvre exilé.
Je me trouvais dans l'état d'un homme tout-à-coup frappé des feux de Jupiter, il vit encore, et ignore sa propre existence.
Lorsque l'excès de la douleur eut dissipé le nuage qui envellopait mon âme, et que j'eus enfin repris l'usage de mes sens: Je fais sur le point de partir mes derniers adieux aux amis attristés qui m'entourent et qui en si grand nombre naguère se réduisaient alors à un ou deux.
Ma tendre épouse qui me serait entre ses bras versait des larmes encore plus amères que celles que je répandais et qu'elle méritait si peu de répandre. De quel coté que s'arretassent les regards ils ne rencontraient partout que l'image du deuil et de la douleur, que le spectacle de funérailles ou chacun s'abandonnait à ses regrets.
Femme, époux, enfants, tous s'affligent également, tous pleurent

et se désespèrent auprès de moi, ma maison est pleine de larmes!

Gaston Piffard le faible.
de Bourg-Argental.
1882

Version Latine.

Départ d'Ovide pour son exil.

Jamque moræ spatium nox præcipitata negabat,
Versaque ab axe suo Parrhasis Arctos erat.
Quid facerem! blando patriæ retinebar amore:
Ultima sed jussæ nox erat illa fugæ.
Ah! quoties aliquo dixi properante, quid urges?
Vel quo festinas ire, vel unde vide.
Ah! quoties certam me sum mentitus habere
Horam; propositæque foret apta viæ.
Ter limen tetigi, ter sum revocatus, et ipse
Indulgens animo pes mihi tardus erat.
Sæpe, vale dicto, rursus sum multa locutus,
Et quasi discedens, oscula summa dedi:
Sæpe eadem mandata dedi; meque
Respiciens oculis pignora cara meis.

Français.

Cependant la nuit précipitant son cours abrégeait les instants, et déjà la fille de Lisaon avait achevé la moitié de son tour. Que faire ! Ce plus cher des liens l'amour de la patrie me retenait malgré moi ; mais l'ordre était précis, je n'avais plus que cette nuit avant de quitter Rome. Que de fois, en voyant hâter les apprêts du départ, je me suis écrié : Malheureux ! qui vous presse, considérez le terme du départ, et le but du voyage. Que de fois j'essayai de me tromper moi-même, en assurant que j'avais tout le temps nécessaire, pour arriver au lieu de mon exil, sans outrepasser les ordres. Trois fois je voulus franchir le seuil de la porte, trois fois la tendresse m'arrêta, et d'accord avec la situation de mon âme, mes pieds me refusaient leur service accoutumé. Je disais le dernier adieu, je donnais le dernier baiser, je réitérais mes embrassements, et j'avais encore une foule de choses à dire. Je répétais les mêmes mots, et je me trompais en les donnant. Je me figurais avoir encore des instants à donner à la vue de gages si chers de mon amour.

M. [illegible]

1ère Division [illegible]

Devoir Français

— Fable —

— L'éléphant, L'hirondelle, et la pie —

Messire l'éléphant sans bruit et sans fracas, sans équipage et sans valet visitait un jour ses domaines et parcourait ses propriétés. Comme il voyageait à pied et qu'il faisait ce jour là une chaleur étouffante, fatigué par une longue marche il s'assit sous un chêne touffu. A la cime de cet arbre une pie avait posé son nid et au milieu logeait une hirondelle. Aussitôt que margot la pie eût vu l'éléphant, elle descendit chez l'hirondelle et lui dit; ma sœur, voyez donc cet animal immense qui est au pied de notre arbre, le chameau malgré la bosse qu'il a sur le dos est un bijou auprès de celui-ci; quelle masse informe, quelle colosse, quelle grosseur démesurée, quelles jambes mal faites et mal tournées, quelles grandes oreilles, quels petits yeux à proportion de son corps, mais bien quel immense nez regardez donc; Je le vois, répondit l'hirondelle, ce gros animal a beaucoup d'intelligence, ses yeux quoique petits sont très clairvoyants, et cet immense nez comme vous l'appelez n'en est pas un, mais c'est une trompe c'est plutôt une main avec laquelle il peut enlever et saisir les plus grandes et les plus petites choses, les porter à sa bouche les placer sur son dos ou les jeter au loin. Oh! oh! répondit la bavarde je savais bien tout cela, mais je m'en moquais un peu, on voit bien que vous montrez toujours les bonnes qualités

d'autrui et que vous voyez les défauts, mais moi, ce n'est pas ma nature d'en faire et je fais tout le contraire, aussitôt elle parla et alla chez une de ses voisines chez qui elle savait qu'elle serait mieux écoutée.

Cette fable s'adresse à beaucoup de gens qui ne voient jamais les bonnes qualités des autres et qui voient toujours leurs défauts, qui parlent des vices d'autrui et jamais de leurs vertus, en un mot qui taisent ce qu'ils devraient dire et qui disent ce qu'ils devraient taire.

Giraud Marcellin

Version latine.

Ovide fait la description de la tempête qu'il essuie en allant en exil.

Me miserum quantis increscunt equora ventis,
Eruptaque ex imis fervet arena vadis!
Monte nec inferior proræ puppique recurvæ
Insilit, et pictos verberat unda Deos.
Pinea texta sonant; pulsi stridore rudentes:
Adjemit et nostris ipsa carina malis.
Navita confessus gelidum pallore timorem
Jam sequitur victus, non regit arte ratem.

...

Ad majorem Dei gloriam

Pliny to Saturninus, greeting

Your letter produced in me ~~very different~~ emotions of a very different character. Some parts announced pleasing and other parts sorrowful intelligence. Pleasing, as it announced your stay in the city. You say you do not wish to remain, but I wish it: besides this it promised that you would ~~soo~~ read your ~~s~~ writings to me as soon as I should come to you. I thank you because I am expected.

✗ They brought sorrowful tidings that Julius Valens is very sick: though this is not bad news if it be considered

\+ to his advantage. It is very important to him to be ~~quickly~~ freed as quickly as possible from a disease that is almost incurable: This is evidently not only sad but even lamentable

! that Julius Avitus has retired from the quaestorship.

\+ he gives up the office. he has gone in a ship far from his most loving brother, far from his mother

\+ and his sisters. These things pertain not to him that is dead but to those who survive. Now that this young man whose disposition in [illegible] youth

\+ [illegible]. He will obtain the highest rewards if ~~O that~~ his virtue has grown to maturity! with [illegible]

[illegible] Les pins dont le tissu formé ses flancs retentirent, les cordages se heurtent avec fracas, et le corps entier du navire semble prendre part à ma peine. La pâleur du pilote nous révèle bientôt ses frayeurs, vaincu par la tempête il suit le navire qu'il ne dirige plus son art impuissant. Ainsi que le trop faible écuyer abandonne à son coursier rétif les rênes désormais inutiles, le pilote laisse la voile emporter le vaisseau non où l'appelle sa destination, mais où l'entraine l'effort de la tempête. Et si Eole n'eût bientôt changé la direction des vents, j'allais toucher des bords jamais

With what a love of study he was inflamed! How much he read! how much he wrote! Now all these things have withered away with him without benefit to posterity! but why do I indulge my grief? the reigns of which if you relax, the subject of my letter loses all importance. I will finish my letter ~~that~~ I ~~am~~ may be able to give away to the lamentations that ~~the~~ my letter has wrung from

9

Insilit, et pictos verberat unda Deos.

Pinea texta sonant; pulsi stridore rudentes:

Adgemit et nostris ipsa carina malis.

Navita confessus gelidum pallore timorem

Jam sequitur victus, non regit arte ratem.

Utque parum validus non proficientia rector
Cervicis rigidae frena remittit equo:
Sic non quo voluit, sed quo rapit impetus undae,
Aurigam video vela dedisse rati.
Quod nisi mutatas emiserit Eolus auras,
In loca jam mihi nobis non adeunda ferar;
Nam procul Illyricis laeva de parte relictis,
Interdicta mihi cernitur Italia.
Desinat in vetitas, quaeso, contendere terras,
Et mecum magno pareat aura Deo.
Dum loquor et cupio pariter timeoque revelli;
Increpuit quantis viribus unda latus!
Parcite, caerulei, vos parcite, numina ponti,
Infestumque mihi sit satis esse Jovem.

Français —

Infortuné! les vents ont tout à coup soulevé les ondes. Le sable arraché du sein des abymes bouillonne avec fureur. Quel énorme montagne d'eau vient assouvir sa rage sur le vaisseau, sans respecter même les images des dieux. Les pins dont le tissu forme ses flancs retentissent, les cordages se heurtent avec fracas et le corps entier du navire semble prendre part à ma peine. La pâleur du pillote nous révèle bientôt ses frayeurs, vaincu par la tempête il suit le navire qu'il ne dirige plus son art impuissant. Ainsi le trop faible écuyer abandonne à son coursier rétif les rênes désormais inutiles, le pilote laisse la voile emporter le vaisseau non où l'appelle sa destination, mais où l'entraîne l'effort de la tempête. Et si Eole n'eût bientôt changé la direction des vents, j'allais toucher des bords à jamais

interdits à mes vœux. Déjà l'Illyrie laissé à gauche me permettait de distinguer l'Italie, l'Italie que je ne devais plus revoir. Cesse je t'en conjure, cesse onde rebelle de me porter vers des rivages défendus, et obéis avec moi aux dieux qui m'exilent. A peine avait-je ainsi parlé, suspendu entre le désir et la crainte d'aborder, qu'une vague en fureur vient battre les flancs du vaisseau. Grace, Grace vous du moins divinités des mers, n'est-ce pas assez contre moi du courroux de Jupiter.

Vacher Auguste

Devoir Français

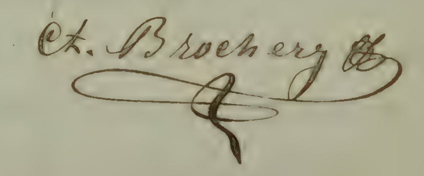
Connaissez-vous Monsieur Dubreuil? C'est un de ces heureux qui font à eux seuls la gloire d'un siècle ordinaire. Notre France si fertile en grands hommes peut vraiment s'enorgueillir de le posséder; je n'entreprendrai pas de rendre par écrit tout les services rendus à la patrie par Monsieur Dubreuil; je ne pourrais y suffire. il m'est bien plus doux et plus facile de lui exprimer ma reconnaissance! Monsieur Dubreuil a publié plusieurs ouvrages qui circulent aujourd'hui dans toutes les mains; il fait des volumes en quantité plusieurs sont maintenant sous presse. Je n'ai jamais eu le bonheur de voir Monsieur Dubreuil; mais ce m'en est un très-grand qu'il ait bien voulu nous apprendre dans une jolie petite préface s'il est jeune ou

vieux, gros ou gras. Cette révélation suppose que Monsieur Dubreuil se met au nombre de ceux qui ne sont estimés que par leur poids. Examinons un peu la manière de vivre de notre illustre auteur. Il se lève à huit heures précises; Monsieur Dubreuil est un homme réglé. Après cela il se promène une heure ou deux en robe de chambre de son cabinet à son salon, de son salon à son cabinet; ensuite il va prendre un petit morceau et revient pour donner à ses poissons qui nagent dans un petit bassin au milieu de son jardin; il s'amuse à voir ces petits animaux rouges, bleus, dorés, se jouer dans l'eau limpide, s'enfoncer, revenir à la surface puis s'enfoncer encore. Delà il va à sa volière: quel bonheur pour le bon Monsieur Dubreuil de se voir entouré de sa petite famille ailée qui doit l'aimer beaucoup, car il est si bon ce monsieur Dubreuil! Après cela il se promène en grave philosophe dans les allées de son jardin, arrache machinalement quelque feuille, flaire quelque rose ou quelque jasmin fleuri; il rentre ensuite dans son cabinet où il change des livres de place sans autre raison que parceque cela lui fait plaisir; quelquefois il en secoue la poussière, plus souvent il la laisse afin de donner un air de vétusté à sa belle bibliothèque composée au moins de 100 volumes dont la plupart, remarquez bien, sont de sa composition. Il lit ensuite quelqu'ouvrage; les siens plutot que ceux des autres. À midi il va dîner; il mange très peu comme les grands savants; le reste de la journée il est occupé à lire ou à composer ses superbes ouvrages. Le soir après souper il se pro-

il se promène ordinairement une demi heure et va se coucher entre 6 et 7. Ce doit être un profond penseur, avec ce genre de vie. il nous semble que le brave homme ne doit point avoir de travers; il en a cependant; il ne se moque pas moins de lui-même que de ses rigides lecteurs. Je vais vous montrer un échantillon de son style satirique. « Je passais un jour dit-il dans une rue de la
« capitale et j'aperçus un tout petit jeune homme, por-
« tant moustache, le cigare à la bouche, la badine à
« la main; il fredonnait je ne sais quel air; avec sa badine
« qu'il avait long-temps promenée dans la boue, il battait
« la mesure sur son chapeau, et éclaboussait tous ceux qui
« passaient à côté de lui; quelqu'un passait-il à côté de lui,
« il lui lâchait une bouffée de fumée qui l'étouffait; etc.
grâce à l'Illustrissime Monsieur Dubreuil, désormais nous aurons soins de ne pas nous approcher, de ces tout petits jeun' hommes portant moustache, le chapeau sur l'oreille, qui aveuglent et crottent tous les passants.
Et puis vous n'avez rien lu de son style sublime; qu'il faut voir cette lumière du siècle s'étendre longuement sur quelques tournois, quelques jeux, etc. Voici la fin d'un bal auquel il assistait lui même :
« Aussitôt on apporte des rafraichissements; le jus de la treille
« restaure et le pétulant danseur et le curieux paisible; le jus
« rafraîchissant du houblon est apporté par les mains de la
« servitude et accepté avec empressement des mains de la recon-
« naissance. La pomme d'or des hespérides se dispute

« en beauté à l'orange éclatante ; on voit partout étalés
« les doux présents de pomone. Et dès que l'aurore avec
« ses doigts de rose eût entr'ouvert les portes de l'orient
« et chassé du ciel les brillantes étoiles ; la foule s'écoula
« lentement, et fut se reposer sur le mol édredon des
« labeurs de la veille.

Voilà de la pure épopée. Et puis croyez vous que Monsieur Dubreuil n'a fait que cela ? n'a-t-il pas fait de tout ? des histoires de france, d'angleterre, d'allemagne etc ? ah ! la charmante histoire de france ! on y trouve, annonce-t-il dans sa préface, le fameux siège de caderousse, l'histoire de titi-mimi de henri 3, chien extrêmement habile pour son temps. Le grand savant a fait des traités de litterature, de chimie, d'astrologie etc. en un mot quel sujets n'a-t-il pas traités ? n'a-t-il pas fait des fables qui le mettent au niveau de Lafontaine et de Florian ? Monsieur Dubreuil écrit ces choses-là et il serait à peine connu ? vraiment ! c'est honteux pour notre époque c'est un tort national, mais continuez Monsieur Dubreuil, et si vos contemporains ne savent pas apprécier la valeur de votre mérite, la postérité vous vengera ; votre nom volera de bouche en bouche et sera gravé pour toujours dans les annales de l'histoire.


Ch. Brochery

Version latine.

Portrait de Pompée et de César.

- alter vergentibus annis

x Dedidicit jam pace ducem, famæque petitor
Multa dare in vulgus; totus popularibus auris
Impelli, plausuque sui gaudere theatri.
Nec reparare novas vires, nimiumque priori
Credere fortunæ; stat magni nominis umbra.
Qualis fructifero quercus sublimis in agro
Exuvias veteres populi, sacrataque gestans
Dona ducum nec jam validis radicibus hærens,
Pondere fixa suo est, nudosque per aera ramos
Effundens, trunco, non frondibus efficit umbram;
Sed quamvis primo nutet casura sub Euro,
Tot circum sylvæ firmo se robore tollant,
Sola tamen colitur. Sed non in Cæsare tantum
Nomen erat, nec famæ ducis; sed nescia virtus
Stare loco, solusque pudor non vincere bello.
Acer et indomitus, quo spes quòque ira vocasset,
Ferre manum et nunquam temerando parcere ferro.
Nihil actum reputans, si quid superesset agendum

x j'ai oublié ce vers: In senium longoque togæ tranquillior usu

Successus urgere suos; instare favori
numinis; impellens quidquid sibi summa petenti
Obstaret, gaudensque viam fecisse ruinâ. Lucain.

Traduction.

Pompée dont les années déclinaient vers la vieillesse livré depuis longtemps au doux repos de la vie civile avait laissé amollir sa valeur guerrière. Avide de renommée il donnait beaucoup de jeux publics, il était entraîné par les sentiments populaires et il se réjouissait des applaudissements qui éclataient dans son théâtre. Il ne s'occupe pas de rajeunir ses forces trop confiant dans sa fortune passée; il brille à l'ombre d'un grand nom. Tel un chêne élevant sa tête altière dans un champ fertile étale les dons offerts jadis par les peuples, et les offrandes sacrées des chefs. Quoique ses racines soient affaiblies cependant il tient encore au sol par sa masse. Il déploie dans les airs ses branches toutes nues; ce n'est plus son feuillage, c'est son tronc seul qui produit une ombre. Bien qu'il branle déjà et doive tomber sous les efforts du premier vent, bien qu'autour de lui s'élèvent des forêts pleines de force et de vigueur, cependant seul il est vénéré. César n'a pas un si grand nom, une si haute renommée militaire. Son courage ardent et intrépide ne connaît pas le repos: il ne rougit que d'être vaincu au combat. Ardent et infatigable il porte la main partout où l'appelle l'espérance, partout où l'emporte la colère

n'ont pu t'arracher de ma mémoire et les voix de l'empire des morts
ne m'ont permis de te poursuivre. Ne me verras au signal des combats
m'élever entre les deux armées rivales ; j'en atteste mon ombre
j'en atteste mes mânes, jamais je ne souffrirai que tu ne sois
pas le gendre de César. En vain tu te flattes de trancher avec le
fer les nœuds sacrés qui nous unissaient ; la guerre va te rendre à moi

Fçois Raymond

Version L.

Troubles dans Rome à l'approche de César.

. . . . Quisque pavendo
Dat vires famae : nulloque auctore malorum,
Quae finxere timent : nec solum vulgus inani
Percussum terrore pavet : sed curia, et ipsi
Sedibus exiluere patres, invisaque belli
Consulibus fugiens mandat decreta senatus.
Tum quae tuta petant, et quae metuenda relinquant,
Incerti, quo quemque fugae tulit impetus, urgent
Praecipitem populum, seriesque haerentia longa
Agmina prorumpunt, credas aut tecta nefandas
Corripuisse faces, aut jam quatiente ruina
Nutantes pendere domos. Sic turba per urbem
Praecipiti lymphata gradu, velut unica rebus
Spes foret afflictis patrios excedere muros,
Inconsulta ruit. — Qualiscum turbidus Auster

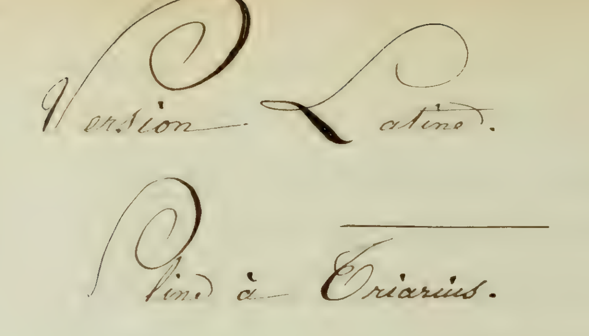
Reppulit a Lybicis immensum Syrtibus aequor,
Fractaque veliferi sonuerunt pondera mali,
Desilit in fluctus deserta puppe magister,
Navitaque, et nondum sparsa compage carinae.
Naufragium sibi quisque facit.......

Français.

Chacun, par sa frayeur, grossit le bruit de l'alarme publique; et sans chercher de preuves à leurs maux, ils craignent tous ceux qu'ils imaginent. Ce n'est pas seulement le vulgaire qui se sent frappé d'une aveugle terreur; le sénat, les pères de la patrie cherchent leur salut dans la fuite, et par un décret, ils chargent les consuls des funestes apprêts de la guerre. Alors ne sachant de quel côté la retraite est la plus sûre, ou le danger le plus pressant, ils courent où la frayeur les emporte; ils se jettent au milieu d'une foule éperdue, et rompent ces longues files de fugitifs, dont la confusion retarde les pas. On dirait que la flamme a gagné leurs toits, ou que leurs maisons chancelantes menacent de s'écrouler sur eux. C'est ainsi qu'une foule traverse Rome à pas précipités, comme si leur unique espoir dans leurs revers était de quitter leur patrie.

Tels, quand l'impétueux Auster repousse la mer écumante loin des écueils de la Lybie, et qu'on entend les mâts gémissants se briser sous l'effort des voiles, le pilote et le nocher s'élancent dans les flots, du haut de la poupe qu'ils abandonnent; et, sans attendre que le vaisseau soit entrouvert, chacun se fait à lui-même un naufrage. —

11 février 1842 — Montgolfier



Version Latine.

Pline à Triarius.

Impensè petis, ut agam causam pertinentem ad curam tuam, pulchram alioquin et famosam: faciam, sed non gratis. Qui fieri potest, inquis, ut non gratis tu?... Potest. Exigam enim mercedem honestiorem gratuito patrocinio. Peto atque etiam paciscor, ut simul agat Ruso. Solitum hoc mihi, et jam in pluribus claris adolescentibus factitatum. Nam mirè concupisco bonos juvenes ostendere foro, assignare famæ. Quod si cui, præstare Rusoni meo debeo, vel propter natales ipsius, vel propter eximiam mei caritatem, quem magni æstimo, in iisdem judiciis, ex iisdem etiam partibus conspici, audiri. Obliga me, obliga antequam dicat; nam cum dixerit, gratias ages. Spondeo sollicitudini tuæ, spei meæ, magnitudini causæ suffecturum. Est indolis optimæ, brevi producturus alios, si interim provectus fuerit à nobis. Neque enim cuiquam tam clarum statim ingenium, ut possit emergere, nisi illi materia, occasio, fautor etiam commendatorque contingat.

Français.

Vous me priez avec instance de me charger d'une belle cause où vous prenez grand intérêt, et qui d'ailleurs est belle et célèbre. Je m'en charge, mais je ne plaide pas gratis. Quoi, direz vous, peut-il se faire que vous exigiez un salaire!... Oui, cela se peut. La raison est que j'ai à vous

demander une récompense plus honorable qu'une plaidoirie gratuite. J'y mets donc mon marché, j'exige donc que Ruson plaide avec moi. Car j'ai une passion extrême de pousser en avant ceux qui veulent s'avancer, et de les désigner à la renommée. Si jamais j'ai dû un devoir à quelqu'un, c'est plutôt à mon cher Ruson qu'à tout autre, sa naissance et son attachement pour moi m'en font un devoir. Car je regarde comme un grand avantage de le faire paraître dans les mêmes occasions où je parais, et de lui faire plaider les mêmes causes que moi. Faites-moi ce plaisir, hâtez-vous de m'obliger. [illegible] Je garantis qu'il répondra parfaitement à vos désirs, à ma confiance, et à la grandeur de la cause. Il a de merveilleux talents, et dès que je l'aurai produit, il sera bientôt lui-même en état de produire les autres. Car il ne faut pas s'attendre, quelque soit le génie d'un homme, qu'il se tire de la foule, s'il manque d'occasions, de matière ou de patron.

Adieu.

A. Licard

2e Division.

Version latine.

Neque futuri
Spes tantum trepidas mentes levat, addita fati
Peioris manifesta fides; superique minaces
Prodigiis terras implerunt, aethera, pontum.
Ignota obscurae viderunt sidera noctes,
Ardentemque polum flammis, caeloque volantes
Obliquas per inane faces, crinemque timendi

Sideris, et terris mutantem regna cometen.
Fulgura fallaci micuerunt crebra sereno:
Et varias ignis denso dedit aere formas.
Nunc jaculum longo, nunc sparso lumine lampas
Emicuit cælo: tacitum sine nubibus ullis
Fulmen, et Arctois rapiens de partibus ignem,
Percussit Latiale caput: stellæque minores
Per vacuum solitæ noctis decurrere tempus
In medium venere diem: cornuque coacto
Jam Phœbe toto fratrem cum redderet orbe
Terrarum subitâ percussa expalluit umbrâ.
Ipse caput medio Titan cum ferret Olympo,
Condidit ardentes atrâ caligine currus,
Involvitque orbem tenebris, gentesque coegit
Desperare diem.

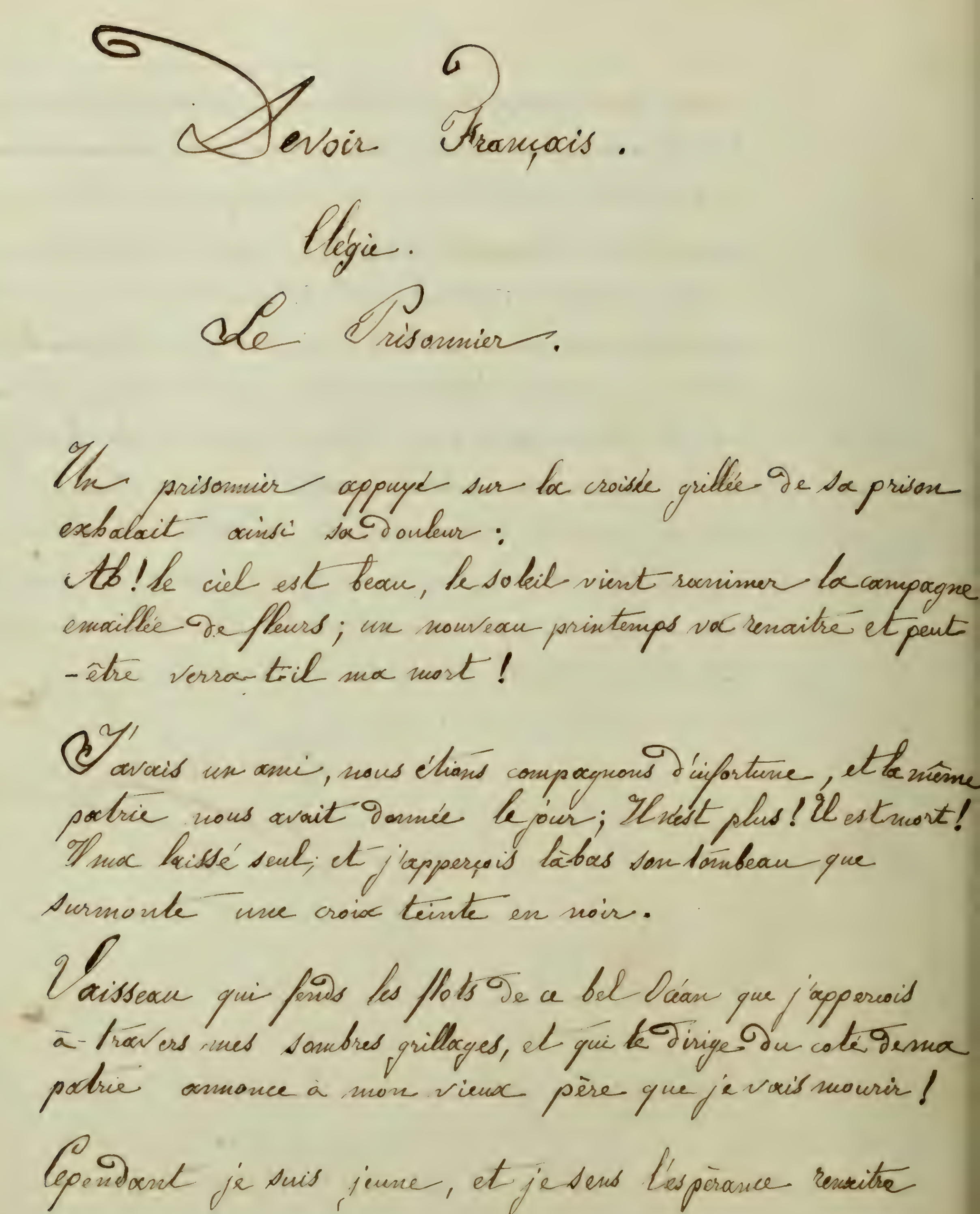
Français –

Présages sinistres.

Pour ne laisser aux esprits effrayés aucun espoir dans l'avenir, les destins manifestèrent leur courroux par les plus terribles présages. Les dieux courroucés remplirent de prodiges la terre, le ciel et mer. Dans l'obscurité de la nuit on aperçut des astres jusqu'alors inconnus, le pôle lançait des flammes et des torches brûlantes traverser le vague des airs; cet

astre qui change la face des empires, la comète déploya dans
le ciel sa formidable chevelure. De nombreux éclairs sillonnèrent
le ciel d'une sérénité trompeuse, et prennent dans les airs mille
formes diverses; ~~aussi~~ ils se succèdent ~~tantôt~~ semblable à un javelot
à longue traînée, tantôt à la lumière d'une bougie. La foudre
sans nuage et sans bruit partit des régions du nord et tomba
sur le capitole. Ces feux rapides qui dans la nuit fendent les
airs les sillonnèrent au milieu du jour. La lune dont le disque
arrondi réfléchissait alors la pleine image de son père, pâlit
comme frappée de l'ombre de la terre. Le Soleil lui-même
au milieu de sa course enveloppant ses feux dans une
noire vapeur, plongea l'univers dans les ténèbres et menaça
les nations de les priver de sa lumière

Fois Raymond



Devoir Français.

Elégie.

Le Prisonnier.

Un prisonnier appuyé sur la croisée grillée de sa prison exhalait ainsi sa douleur :
Ah! le ciel est beau, le soleil vient ranimer la campagne émaillée de fleurs; un nouveau printemps va renaître et peut-être verra-t-il ma mort!

J'avais un ami, nous étions compagnons d'infortune, et la même patrie nous avait donnée le jour; Il n'est plus! Il est mort! Il m'a laissé seul; et j'apperçois là-bas son tombeau que surmonte une croix teinte en noir.

Vaisseau qui fends les flots de ce bel Océan que j'apperçois à-travers mes sombres grillages, et qui te dirige du coté de ma patrie annonce à mon vieux père que je vais mourir!

Cependant je suis jeune, et je sens l'espérance renaître

dans le fond de mon cœur .... Peut-être bientôt délivré de mes chaînes voguerais-je plein de joie vers les lieux qui m'ont vu naître...!

O mon vieux père peut-être êtes-vous mort ! Dix printemps sont passés et l'on n'a pas permis au prisonnier d'état d'apprendre des nouvelles du père qu'il a laissé sur le déclin des ans ! Non vous n'êtes point mort ; quelque chose me dit que pour mourir vous attendez votre fils.

Maudit soit les Gardiens qui me tiennent ici ! Maudit soit ses pesantes chaînes ! Maudit soit aussi ces parages où l'on n'a pas la liberté ! O folie d'un instant que m'as-tu donc causé !

Heureux laboureur que je vois là-bas dans la plaine occupé à cultiver tes terres, que ton sort est heureux et ta liberté douce !

Petits oiseaux que j'entends gazouiller dans les airs, écoutez la voix d'un malheureux prisonnier ; vous seuls me visitez, vous seuls adoucissez mes peines, Restez auprès de moi !

Ah ! vous me comprenez vous venez sur la barre où souvent je m'appuie pour vous voir voltiger, et pour me réjouir, vous me chantez des airs que vous avez appris bien loin d'ici !

Voyageurs qui passez dans ces lieux, daignez jetter les yeux sur ces noirs bâtiments, et dites-vous alors : Il est là des gens bien malheureux.

Ah ! mon malheur ne sera pas éternel !

Belle France, o ma chère patrie, quand pourrais-je donc retourner sur tes bords ? Je l'ignore, mais hélas, c'est la plus grande Grâce que je demande sans cesse au ciel avant ma mort ! !

Riffard Gaston
de Bourg-Argental
1852

Version latine

(tiré d. Marius.)

Clara sic voce cohortes
Incitat: O Romana manus, spes sola senatus,
Et patriæ tutela; animis si robora posset
Addere ductoris facundia, quanta diserto
Argumenta darent, miseræ tot vulnera Romæ!
Viribus extinctæ leges venerandaque jura,
Ipsaque libertas armis oppressa nefandis!
Si patriæ clades, si publica damna movere
Nil poterant mentes, cui non Pharsalia luctus
Exhibuit proprios, privataque funera, quis non
Aut fratres illic aut natos meret ademptos.
Jam nunc ultrices spectant tot pignora dextras,
Tot chari manes. Tanto hic nos justius arma

Induimus quam Thessaliis Pompeius in arvis,
Quanto Thessalicis augentur crimina campis
Caesaris. Accedunt nam justa nomina causae:
Ne quoniam ....
....
...... Pompeio solitum fortuna negavit
Non urbi auxilium; toties lassata triumphis
Privati vetita est ne cecidisset in arvis
Emathiis Caesar, deceptus crederet orbis
Non Romae sed Pompeio donasse triumphum.

Français.

Discours de Scipion à ses soldats avant la bataille de Thapsus.

Scipion élevant la voix, excite ainsi ses cohortes; O braves Romains l'unique espoir du sénat, et le rempart de la patrie. Si le discours d'un chef pouvait ajouter à votre courage, quel champ fécond n'ouvrirait pas à son éloquence l'état déplorable de Rome déchirée par tant de blessures, les lois les droits les plus sacrés immolés par la force, la liberté même opprimée par des armes criminelles! Mais lors même que les maux de la patrie, que les désastres publics n'auraient que faiblement touché vos âmes auquel d'entre vous Pharsale n'a-t-elle pas laissé des calamités personnelles, des deuils de famille à déplorer. Qui de vous n'a pas la perte d'un fils ou d'un frère à reprocher à cette fatale journée. Eh bien ces gages chéris ces ombres désolées ont aujourd'hui les yeux fixés sur vous, et attendent la vangeance. Oui la victoire parricide de César à Pharsale, rend ici notre cause plus juste

encore que celle de Pompé vaincu dans les campagnes funestes.
et n'en doutez pas les Dieux favoriseront nos armes : . . . . . .

. . . .

(Fatiguée d'etant de triomphes). Ce n'est point à Rome c'est à Pompée que
la Fortune a retiré ses faveurs accoutumées. Fatiguée de tant
de triomphes accumulés sur la tête d'un seul citoyen elle a craint que
si Cesar venait à succomber dans les champs d'Emathie, l'univers alors
crut que c'était Pompé et non Rome qu'elle protégeait.

O. Gaillard
1re division
de Lamartine

Analyse de fable.

Le singe et le chat.

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat
Commensaux d'un logis avaient un commun maître
A peine deux. Comme la Fontaine nomme plaisamment
ses personnages, Bertrand avec Raton! Après ces deux mots
le lecteur ignore encore quels animaux ils représentent et
l'auteur devait ajouter l'un singe et l'autre chat. Le
fabuliste dit qu'ils étaient commensaux d'un logis; sans cela
il serait moins naturel qu'ils fussent si grands amis.
D'animaux malfaisants c'était un très-bon plat:

Ils ne craignaient tous deux aucun, quel qu'il put être.
Le premier vers qualifie bien nos deux animaux ; le mot plat indique qu'il ne leur manquait rien de ce qui pouvait les rendre malfaisants. Remarquez ce dernier mot opposé à très-bon plat. Ils ne redoutaient personne ; qu'ont à craindre en effet deux méchants réunis !

Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage
Bertrand dérobait tout ; Raton de son côté,
était moins attentif aux souris qu'au fromage.

Ces quatre vers renferment toujours la même pensée plus détaillée ! les deux derniers donnant la raison des deux premiers ; on n'avait pas à aller chercher au dehors les voleurs, puisque Bertrand dérobait tout et que Raton était moins attentif aux souris qu'au fromage

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
Regardaient rôtir des marrons.

Après avoir fait le portrait des deux personnages la Fontaine va nous raconter ce qui leur arriva un jour. On ne s'étonne pas d'entendre qualifier le singe et le chat de maîtres fripons lorsqu'on connait à fond leur caractère. Ils regardaient rôtir des marrons. Cette seule phrase suffit pour nous faire deviner que nos deux gaillards ne devaient pas les regarder rôtir sans avoir envie de les croquer et que probablement ils ne seront pas assez retenus pour se contenter d'admirer leur beauté. Voyons s'il en sera ainsi !

Les escroquer était une très-bonne affaire
Nos galans y voyaient double profit à faire,
leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.

En effet ils trouvent que ce serait une très-bonne affaire; car ils y auraient double profit à faire. Dès que l'auteur a dit qu'ils y trouveront double profit, on s'arrête, on lui demande quel sera donc le second profit; et le bon fabuliste répond le mal d'autrui. Ah! que cette idée s'accorde bien avec le caractère des deux personnages: ils sont pervers, le mal qu'ils peuvent causer aux autres fait leur bonheur. Remarquez que dans l'énumération des deux profits la Fontaine a dit: leur bien, premièrement; car les méchants ordinairement sont égoïstes et leur bien passe avant tout même avant le mal d'autrui.

Bertrand dit à Raton: frère il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître:
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître
Propre à tirer marrons du feu
Certes marrons verraient beau jeu.

Le singe dit [illegible] frère, parcequ'il veut obtenir de lui quelque chose: il le flatte ensuite et lui fait entendre que s'il tire les marrons il ferait un coup de maître. Raton pourra-t-il résister à cette tendre amitié, à cette flatterie? Cependant le Singe craint qu'il ne lui réponde: tire-les toi-même!, et il s'empresse de s'excuser sur ce que le ciel ne l'a pas fait naître propre à tirer marrons du feu; il excite même le chat en ajoutant que si cette faveur avait reçu cette faveur, marrons verraient beau jeu: ne laissons pas passer ces vers sans admirer la suspension qui est après coup

de maître ; le chat doit se demander quel est ce coup de maître, et le singe ajoute aussitôt : tire-moi ces marrons du feu.

Aussitôt ~~dit que~~ fait que dit : Raton avec sa patte,
D'une manière délicate
Écarte un peu la cendre, et retire les doigts.
Puis les reporte à plusieurs fois
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque
Et cependant Bertrand les croque.

Le chat n'hésite pas, le fabuliste a employé pour exprimer la promptitude avec laquelle il s'acquitte de sa commission admirable par sa brièveté. C'est une phrase qui se dit bien souvent et cependant ici elle paraît ~~toute~~ nouvelle tellement elle est bien placée. Les détails qui suivent sont très-naturels ; les vers doux et légers marquent la délicatesse de Raton. On croit le voir s'approcher doucement, écarter la cendre craignant de se brûler. Mais que fait Bertrand pendant qu'il en escroque un, puis deux, puis trois marrons ? Bertrand ? il les croque, et certes c'est une fonction qui demande beaucoup moins de peine, présente beaucoup moins de dangers que celle dont Raton s'est chargé par vanité.

Un valet vient : adieu mes gens. Raton
N'était pas content, se dit-on.

Un valet placé au commencement du vers indique la subite apparition du valet domestique : il tout naturel que nos coupables prennent la fuite. Remarquez que La Fontaine a dit : Adieu mes gens dès que

le valet est là, en sorte qu'à peine ouvre-t-il la porte qu'on voit courir les Singes et le chat l'un content de son coup, l'autre serrant la queue et portant bas l'oreille. C'est ce que l'auteur dit d'une manière très-naïve dans le vers suivant.

Ainsi ne le sont pas la plupart de ces princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces
Pour le profit de quelque roi.

La morale est très-bien tirée et très-juste; elle découle naturellement de la fable.

E. Bérard

Vers français.

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
le Destin plus doux,
ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre;
mais son long courroux
Détruit, empoisonne

Vers latins.

Læta per arva
Quæ rigat undis
Sequana puris,
Quærite fidum,
Quærite, caræ
Qui regit, agnæ.
Semper ut essent
Dulcia vobis
tempora vitæ,
omnia feci.

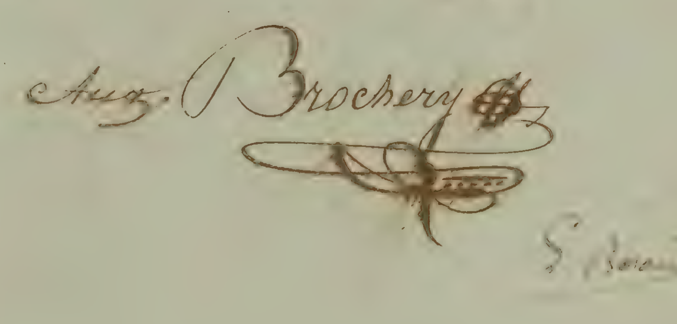
Tous mes soins pour vous
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau,
Vous de ce hameau
L'honneur et la joie;
Vous qui, gras et beau,
Me donnez sans cesse
Sur l'herbette épaisse
Un plaisir nouveau!
Que je vous regrette!
Mais il faut céder:
sans chien, sans houlette,
Puis-je vous garder!
L'injuste fortune
me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris:
Il rit de mes craintes
Et sourd à mes plaintes
Houlette, ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous contenter
Et sans mon secours
Passer d'heureux jours

Longa sed ira
Sortis iniqua
Diruit usque
Curam et amorem
Vosque luporum
Objicit iræ.
Præda ne eritis
Dentis eorum
Vos honor hujus
Viculi amœni.
Quæ mihi semper
Pulchræ et opimæ
Floridâ in herbâ
Gaudia fertis
Usque novata.
Defleo quam vos!
Fata sed instant
Vosque per arva
absque molosso
absque bacillo
Ducere possum!
Sors inimica
Eripit illa:
Urgeo frustrà
Æthera voce.
Ridet Olympus

	Atque querela
Brebis innocentes	Surdus inani,
Brebis mes amours!	Nil mihi reddit.
	Lata queatis,
Que Pan vous défende.	Auxilio orbæ,
hélas! il le sait,	Tempora vitæ
Je ne lui demande	Ducere semper,
Que ce seul bienfait	innocuæ agnæ.
	Et mei amores.
Oui, Brebis chéries,	Protegat et vos
Qu'avec tant de soin	Mænalides Pan,
J'ai toujours nourries,	Scit Deus ille;
	quod peto solum,
Je prends à témoin	Sufficit illud.
	O teneræ agnæ
ces bois ces prairies	Quas sacro amore
	Usque cibavi,
que si les faveurs	Sint mihi testes
Du Dieu des pasteurs	Gramina, silvæ;
Vous gardent d'outrage,	Si Deus ille
Et vous font avoir	Servet ab acri
Du matin au soir	Dente ferarum
De gras pâturages,	Pascua detque
J'en conserverai	Vespere, mane;
Tant que je vivrai,	Gratia facti,
La douce mémoire,	mente reposta,
Et que mes chansons,	Usque manebit.

En mille façons
Porteront sa gloire
Du rivage heureux
Où, vif et pompeux
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours
Commençant son cours
Rend à la nature
Toute sa parure,
Jusqu'en ces climats
Où, sans doute las
D'éclairer le monde,
il va chez Thetys
Ranimer dans l'onde
Ses feux amortis.

Lausque perennis,
Mille per ora,
Officium illud
Tollet ad astra;
Littore ab illo
Sol ubi surgens,
Clarus et ardens,
Lumina pura
Atque leporem
Spargit in orbe,
~~humida ponti~~
Littora ad usque
humida ponti,
Quò Tethys alma
Aequore fessos
Nutriat ignes.



Version latine

Egregiè quidam veteres inter philosophos aiebat, nunquam nos verecundiores esse debere, quam cum de rerum natura divinoque illo mundi totius opere, aut etiam de parte aliqua cum toto congruente, inter disputandum agitur. Quam multa in natura rerum aut latent [illegible], aut etiam æterno latebunt secreto, nunquam humanis oculis exortura? Neque enim omnia Deus humanis oculis nota fecit. Quota pars operis tanti nostris oculis committitur? Ipse qui ista tractat, qui condidit, qui totum hoc fundavit deditque circa se, majorque est pars operis sui ac melior, effugit oculos, cogitatione visendus est. Multa præterea cognata numinis summo et vicinam sortita potentiam obscura sunt: aut fortassè, quod magis mireris, oculos nostros et implent et effugiunt; sive illis tanta subtilitas est, quantam consequi acies humana non possit; sive in sanctiore secessu, majestas tanta delituit, et regnum suum, id est, se regit nec ullum aditum dat, nisi animo.

Français

Jamais nous ne devons être plus retenus, disait avec raison un ancien philosophe, que dans les discussions qui ont pour objet la nature et l'ensemble de cet univers, ouvrage de la main de Dieu, ou même quelqu'une de ses parties qui se rattachent à ce tout. Que de merveilles dans la nature nous sont encore inconnues, ou nous resteront à jamais inconnues sans être révélées à l'œil de l'homme! Non, Dieu n'a pas voulu tout découvrir aux yeux des mortels. Quelle petite partie de ce grand ouvrage est exposée à nos regards? L'arbitre et le maître de ces merveilles, le fondateur de ce vaste univers dont il s'est environné,

de Dieu, la plus importante et la plus belle partie de son ouvrage, échappe lui-même à nos yeux, et n'est visible qu'à la pensée. [illegible] puissances voisines de l'Être Suprême par leur nature et leur pouvoir, restent dans l'obscurité, ou peut-être ce qui est plus étonnant, viennent frapper nos yeux et leur échapperait, soit que la vue de l'homme ne puisse pénétrer la délicatesse de leur être, soit qu'une majesté si auguste réside dans un asile sacré, attentive à diriger son royaume, c'est-à-dire [illegible] même, et de là elle ferme tout accès, excepté à l'esprit humain.

Aug. Sochers

Thême latin.

Sur l'oraison funèbre.

Dans le premier âge de l'éloquence, chez les anciens peuples, le discours funèbre eut ses grands orateurs. Cette éloquence de la douleur est en même temps celle de l'admiration. Trop souvent, il est vrai, le héros ne sera plus aux yeux de l'histoire, ce qu'il fut aux yeux du panégyriste; mais dans les exagérations d'une perte récente, il est un vrai langage de la nature, une vérité de passion. La joie embellit tout ce qu'on possède, l'espérance tout ce qu'on attend, le regret exagère tout ce qu'on a perdu.

Ce genre d'éloquence s'est partout diversifié suivant la variété des gouvernements. Chez les anciens, il eut pour objet d'enflammer l'amour de la patrie, et la

passion pour la gloire ; chez les chrétiens, il a plus de difficulté ; il faut y mêler la louange au mépris de la louange ; faire sentir le néant de la gloire, sans ôter aux âmes élevées le noble enthousiasme qu'elle leur inspire ; humilier les grandeurs, sans éteindre l'émulation pour les grandes actions ; et, tandis que l'orateur renverse et anéantit tout ce qui est beau aux yeux des hommes, une sorte de convenance locale le force à employer une magnificence de paroles, un style voisin de la poésie, et qui s'accorde avec un pompeux appareil de trophées, d'emblèmes, de statues symboliques et de chants lugubres. Toutefois l'oraison funèbre ne produit jamais un plus grand effet, que dans les antiques cathédrales, où l'orateur, environné du deuil public, au milieu des différents ordres de la nation, qui rendent ce triste et dernier hommage à un prince qui n'est plus, à une tombe, qui elle-même va bientôt disparaître, parle, pour ainsi dire, en présence de la mort, et sur les bords de l'éternel abîme.

Latin

De funebri oratione.

Ubi primum apud veteres populos adolevit, suos funebris oratio eximios habuit oratores. Quae dolorem eloquentia simul significat mirationem. Saepius quidem heros alius in laudatione, alius in historia videbitur: Amissûs autem recentis in amplificationibus, dicendi genus et verum est naturae, neque est affecto animo veritas. Gaudenti homini, quidquid habet, speranti, quidquid sperat, pulchrum est; desideranti, quidquid amisit, in majus extollitur.

Varium ubique, ut varia fuit civitatum administratio, illud eloquentiae genus. Apud veteres, studuit ut amorem patriae laudisque cupidinem incenderet. Apud christianos, in majorem difficultatem incurrit: In quo orator laudem cum contemptu laudis misceat necesse est; demonstret quam sit nihil gloria; neque tamen nobiles tollat spiritus, quos illis inflat, sublimioribus animis; humana demum deprimat fastigia, neque tamen ardorem superandi supra vulgus extinguat; Denique quidquid pulchrum homines judicare solent orator dejicit deletque,

convenientia quædam ad locum accommodata, ideo postulat ut magniloquentiam, cognatum poesi dicendi genus, et cum splendido paratu tropæorum, emblematum, allegoriæ figurarum conveniens, et lugubrium carminum, adhibeat. Et tamen funebris oratio nunquàm animos magis commovet quàm in antiquis illis templis, in quibus orator, ~~luctu~~ luctu publico circumdatus, mediusque inter ordines variæ gentis, qui extincto principi, ~~tumulo~~ jamjàm et perituro, hunc tristem honorem ac supremum solvunt, mortis in præsentiâ, et in extremo æterni gurgitis margine, verba facit.

Vidal de Nîmes
1ère division.

Version latine.

Magna et generosa res est humanus animus: nullos sibi poni nisi communes et cum Deo patitur. Primùm humilem non accipit patriam: Ephesum aut Alexandriam aut si quod etiam nunc frequentius incolis, latius tectis solum. Illi patria est quodcumque suprema et universa circuitu suo cingit; hoc omne convexum intra quod jacent maria cum terris, intra quod disposita tot

numina in actus suos excubant. Deinde, certam aetatem sibi dari non sinit. Omnes, inquit, anni mei sunt, nullum saeculum magnis ingeniis clausum est, nullum non cogitationi pervium tempus. Quum venerit dies ille, qui mixtum hoc humani divinique secernat, corpus hoc, ubi inveni, relinquam; ipse me diis reddam; nec non sine illis sum, sed gravi terrenoque detineor. Proinde intrepidus horam illam decretoriam prospice: non est animo suprema, sed corpori. Quidquid circa te jacet, rerum, tanquam hospitalis loci sarcinas specta: transeundum est. - - - Dies iste quem tanquam extremum reformidas natalis aeterni est. (Sénèque)

C'est une chose grande et noble que l'âme de l'homme, elle ne veut pas qu'on lui impose d'autres bornes que celles de Dieu même. D'abord, elle ne reçoit pas une étroite patrie, telle telle que Éphèse, Alexandrie ou quelque autre ville si jusqu'à présent il y en eu de plus grande, de plus peuplée. Sa patrie c'est tout ce qui embrasse l'univers dans sa vaste étendue, c'est tout cet espace entre lequel sont suspendues et les mers et les terres, où est entre lequel est renfermé l'air cet élément qui réunit les hommes et les dieux entre lequel enfin tant de divinités veillent pour accomplir leurs différents emplois. En outre, elle ne souffre pas qu'on lui assigne un temps borné. Toutes les années m'appartiennent, dit elle, aucun siècle n'est fermé aux grands génies, aucun temps n'est inaccessible à la pensée. Lorsque sera venu le jour qui séparera ce qui est mortel de ce qui divin, je laisserai ce corps où

je l'astronomé, je retournerai à Dieu: ce n'est pas qu'à présent je sois séparé de lui, mais une masse lourde et terrestre me retient. Regardez donc venir sans crainte cette heure décisive: elle n'est pas la dernière pour votre âme, elle l'est seulement pour votre corps. N'estimez tout ce qui est autour de vous que comme les meubles d'un lieu hospitalier. Il faut en sortir - - - et ce jour que vous redoutez comme le dernier de votre vie est celui de votre naissance à l'éternité.

E. Bérard

Vers français.

Le proéen Comique.

Muse de l'Hélicon je t'implore en ce jour;
Donne à mes faibles vers un agréable tour,
Porte-moi sur ce mont si fertile en poëtes
Où le lierre superbe en couronnant leurs têtes
Récompense un vainqueur bien digne de ce prix.
En composant ces vers je n'ai pas entrepris
De m'élever ~~par là~~ (par là) au dessus de ma classe
Je ne veux pas voler ~~jusqu'au haut~~ (au sommet) du Parnasse.
Muse fais que je sois naturel et sans fard,
Que je ne parle pas, comme on dit, au hazard.
~~Seconde, je t'en prie~~ (Viens, soutiens mes efforts,) seconde ma faiblesse
Viens toujours à mon aide, assiste-moi sans cesse.

En Déhors D'Annonay s'élève un bâtiment
Asile où la jeunesse ~~avec les~~ à coups de rudiment
Travaillant au latin, instruite par Des prêtres
Grandit Dans la vertu non moins que Dans les lettres.
Dans la même maison, mais sous une autre main
Déja Depuis Dix mois grandit un jeune chien,
Gros, gras, fier et superbe en son énorme masse;
Son poil est D'un gris-clair; la fierté De sa face
l'a fait nommer Lion à l'unanimité
D'une queue en trompette est son corps limité.
Ses muscles sont très-forts et remplis D'énergie.
Jean le célèbre Jean Dont l'œil plein De magie
Fascine à volonté ce fils Des Laridons
Cet homme maigrelet, la terreur Des Dindons
Ce maître Distingué De la race cinique
Fait avec son élève un tout fort identique;
En faisant le portrait De son illustre chien
Je me vois obligé De faire aussi le sien.
Ce Jean, comme on m'a Dit, en un beau jour De foire
L'acheta tout petit, jour D'heureuse mémoire
Jour qui vit arriver chez nos Basiliens
Le Descendant fameux Des plus superbes chiens.
Il est Dit-on sorti De cette illustre race,
Dont il ne reste plus qu'une légère trace;
qui produisit jadis César et Laridon.
Pour son petit Défaut je Demande pardon
Trop souvent emporté par l'ardeur De jeune âge,

il veut rompre sa chaîne et sortir de sa cage
son défaut, vous voyez, est la vivacité ;
il est d'un naturel un peu trop emporté.
D'ailleurs c'est l'ornement de notre Basilique ;
Mais souvent on ne sait quelle mouche le pique
il court dans tous les sens cherchant à s'échapper
et l'on est quelquefois forcé de le frapper.
J'en viens à mon sujet ; il est temps de le faire ;
Je ne serai pas long ; voici toute l'affaire :

Au mois de Février, le vagabond mâtin
s'échappe de sa loge un samedi matin,
il va droit à la porte ; elle était entr'ouverte :
Pierre n'était pas là (Pierre cet homme alerte
Cet homme bon pour tout ; les vitriers, les maçons
ne font pas mieux que lui ; dans toutes les façons
il sert aux Boichons ;) profitant de l'absence
Du vigilant Portier, alors Lion s'élance
Et Maudissant ses ~~liens~~ [illegible] ~~et~~ maudissant son [illegible]
~~Plus content~~ [illegible]
Au milieu d'Annonay tandisqu'il s'achemine,
un confrère paraît, dont la mauvaise mine
n'était pas de son goût, et pour ce seul motif,
lui déclare la guerre ; à notre fugitif
l'autre chien ~~lance alors ses regards~~ de colère
s'élance contre lui ; l'échappé de galère
soutient avec valeur son choc impétueux,
Et terrasse à la fin ce chien présomptueux.

Sur le lieu de la lutte était de la téraille
Des assiettes, des pots, le tout garni d'épaille.
Maints plats, maints pots cassés, par leurs tristes débris
Signalent la valeur des deux fiers ennemis
Ainsi l'on vit jadis dans les champs d'Ausonie,
Enée avec Turnus pour avoir Lavinie
Sacrifi~~xx~~er le sang de leurs braves soldats.
Ah! pourquoi tant aimer la guerre et les combats?
Mais cependant Lion que la faim déja presse
Crut qu'il fallait partir après cette prouesse
Il savait que déjà l'attendait le Dîner.
Mais Quels étaient ~~donc~~ ces chiens? comment le deviner?
La potière s'enquiert des gens du voisinage,
Quels sont ces scélérats, auteurs de ce carnage,
On lui dit que l'un d'eux est aux Basiliens
Qu'il a rompu sa chaîne et brisé ses liens
Quant à l'autre on ne sait. Au reste peu m'importe
Dit la potière en feu; je suis à votre porte
Messieurs de St. Basile, et jure mes grands Dieux
Que le brigand connu payera pour les deux;
Je ne m'inquiète pas qu'el est l'autre coupable;
Le vôtre m'est connu, le vôtre est responsable.
Alors droit au collège elle prend son chemin
Elle entre à la cuisine; au ciel levant la main:
Dieu! permettrez vous donc que ces hommes de chaire
Prêchent dans tous les lieux qu'il ne faut jamais faire
Du mal aux pauvres gens, et qu'ils aient cependant

Un chien ~~malhabile~~ si mal appris qui vienne impunément
Briser, fendre mes pots, et casser mes assiettes?
Elle dit; et déjà les figures inquiètes
De tous les cuisiniers annonçaient clairement
Leur trouble et même aussi leur grand étonnement.
Mais cependant François, dans son art si habile,
Ce fameux Cuisinier, sans s'échauffer la bile,
Une main étendue et l'autre sur le flanc:
Femme il ne s'agit pas de faire du boucan
Pourquoi vous déchaîner ainsi contre le prêtre;
Le prêtre a de l'honneur, jadis je voulus l'être
Nous ne prétendons point vous faire quelque tort
Nous craignons le dommage encor plus que la mort.
A ces mots il appelle en un conseil de guerre,
Les marmitons instruits déjà de cette affaire.
Jean accourt le premier; il pousse un long soupir
C'est moins Lion que lui que ce jour va punir.
Après lui vient Legnaut à l'humeur vagabonde,
Qui de ses grands exploits voudrait remplir le monde.
Pierre quitte la porte, il s'avance à pas lents,
Il est tout en sueur il gronde entre ses dents,
Chobert et Cyprien qui tous deux du même âge
Vivent tous deux le jour dans le même village
Heureux de se trouver dans ce saint Sanhédrin,
Leur visage joyeux se cachent dans leurs mains.
Maurice arrive aussi pour instruire la cause
Si l'on veut bien en croire à la Métempsycose

il fut jadis Titan, jupiter sur son dos
voulant le terrasser lança le mont Athos
Dès lors on vit sur lui la marque ineffaçable
que grava de ce Dieu le courroux formidable
Tous prennent place, alors François se lève et dit
Femme que voulez-vous? expliquez-vous sans bruit.
ne venez pas ici jetter partout l'alarme
pour quelques pots cassés, et sans tant de vacarme
sans venir en ces lieux troubler notre repos
Dites-nous, s'il vous plaît combien valent ces pots.
Nous vous compterons bien tout le prix du dommage
Et vous irez ailleurs faire votre tapage
Vingt-huit sous, Monsieur, cela, ni plus ni moins,
Je ne mens pas; j'en prends tous les Dieux à témoins
Répond avec chaleur au même instant la femme
Tout le monde y consent le désespoir dans l'âme
Vingt-huit sous, ma foi, voilà bien de l'argent
Disent nos cuisiniers, le cas est bien urgent,
Cependant il le faut, payons-lui cette somme.
François condamne Jean à la payer. Notre homme
Se relevant alors de toute sa hauteur,
Femme il ne s'agit pas, dit-il avec aigreur,
De me faire payer à moi seul le dommage.
Vous me croyez bien sot; je suis un peu plus sage
Je ne veut pas ruiner nos bons Basiliens
Et je ne prétends pas payer pour les deux chiens
Le mien n'était pas seul, il avait bien sans doute,

un rival à combattre ; il l'a mis en déroute ;
mais n'importe, jamais je ne vous demandrai
La somme toute entière ou plutôt je mourrai.
Voilà quatorze sous, la moitié de la somme,
Vous irez demander ce qui reste au brave homme
Dont le vil animal s'est battu ce matin
Avec mon cher Lion, mon vagabond mâtin.
La femme prend l'argent faisant laide grimace.
Elle sort du collège et retourne à la place
auprès de sa teraille et là sans se gêner
elle jase à son aise oubliant de dîner.
Sur ces Baiiliens ces hommes si aimables
Qui sont devant les yeux les confrères des Diables
Le conseil cependant décréta que Lion
Doit être renchaîné pour la punition
Du dommage d'abord, et puis de l'escappade
Jean, nous dit la chronique, en est tombé malade.

Aug. Brochery

Version Grecque.

A. Un homme orgueilleux.

Τίνος ἕνεκα μεγαφρονεῖς, ἄνθρωπε, καὶ διὰ τί ; καταβητέ ἀπὸ τοῦ φυσήματος τοῦ κενοῦ : διασκεψαί τῆς φύσεως τὸ εὐτελής. Γῆ καὶ ποῖος ει. τέφρα καὶ κόνις, καπνοῦ καὶ σκία, χορτοὶ καὶ ἄνθος

χριστου. Τοιαυτη δε φυσει συζων μεγαλοφρονεις, ειπε μοι; και τι τουτου γενοιτ' αν καταγελαστοτερον; αλλα πολλων αρχεις ανθρωπων: και τι τουτου το οφελος, οταν αιχμαλωτος ων αρχης των σε παθων αιχμαλωτος ης και δουλος; ωσπερ αν ει τις οικοι μεν υπο των οικετων τυπτοιτο και τραυματα λαμβανοι, εξω δε εις την αγοραν εμβαλλων μεγαλοφρονη επι τη των αλλων αρχη. Παντων παθων δουλος ει, και μεγαλοφρονεις επι των ομοφυλων αρχεις. Ειθε εκεινων ηρχες, και τουτων ης ισοτιμος.

Français.

D'où vient cet orgueil, homme, et quel en est le motif? Descend de ta vaine hauteur, considère quelle est la faiblesse de ta nature. Tu n'es que terre, pourriture, que cendre et poussière, qu'une ombre qu'une fumée, que foin et fleur de foin. Dis moi est-ce avec une telle nature que tu dois t'enorgueillir? Et quoi de plus ridicule? Mais tu commanderas peut-être à de nombreux sujets? et à quoi cela te sert-il, si roi de tes semblables tu es le captif et l'esclave de tes passions? Ce serait comme si un homme frappé et maltraité par les gens de sa maison était fier en paraissant en public de l'empire qu'il exerce sur les autres. Tu es l'esclave de toutes tes passions, et tu t'enorgueillis de commander à tes concitoyens. Plût à Dieu que, maître de tes passions tu fusses l'égal de tes compatriotes.

O. Gaillard
de Lamastre

Devoir français.

Le fidèle gardien.

Burcouf avait obtenu son congé; c'était un janissaire, assez jeune encore, mais que de nombreuses blessures rendaient impropre au service; toutefois il était en relation avec ses anciens camarades; c'était lui qui faisait manœuvrer les recrues.
Burcouf avait pris femme, et de plus il était père. Ajoutez Médor, fidèle et vigilant compagnon du soldat, ~~et~~ vous aurez tout le personnel de ce petit ménage.
Or, Médor était célèbre dans tous les environs par son instinct merveilleux et sa fidélité à toute épreuve.
Burcouf habitait à une demi-lieue de Mossul, ville de Turquie d'Asie, sur le Tigre. Sa cabane était un peu éloignée de tout secours; mais n'avait-elle pas pour la garder la bravoure et la vigilance?
Un jour Burcouf revenait d'une course dans les environs avec son compagnon ordinaire, et pour la première fois il l'avait châtié. Le chien s'arrêtait dans la plaine, semblait

éventer une piste; puis une autre, et ne réussissait qu'à faire lever quelque pauvre gibier, qu'il ne poursuivait pas même. Ce n'était pas son métier, de quoi s'avisait-il? Il reçut des coups de fouet; telle fut sa chance.
La femme attendait, et s'apprêtait à sortir. Elle recommanda l'enfant à Burcouf. Un moment après, un soldat vient frapper à la porte de Burcouf.
Le capitaine te demande, dit-il; prends bien vite tes armes et suis-moi sans retard; c'est un service pressé.
Burcouf était accoutumé à obéir. Mais à qui confier son précieux dépôt? Pendant qu'il était dans l'incertitude, il aperçoit Médor qui caressait l'enfant, Médor, ce chien fidèle, dont il connaissait la force et l'instinct admirables.
Son parti est pris. Médor est chargé de la garde du jeune enfant. Une demi heure s'écoule, l'enfant dort toujours. Le chien fait sa ronde; certain qu'il n'y a pas de danger il s'accroupit, tranquille en apparence, le museau allongé sur les pattes. De temps en temps, il tournait les yeux vers le berceau pour s'assurer que l'enfant ne courait aucun danger. Soudain un frémissement parcourt son corps. Ses yeux inquiets ~~parcourent la~~ se promènent autour de lui; il lève et abaisse successivement ses oreilles. Il grogne sourdement. Quelques minutes

s'écoulent, il fait un bond, il se tient en arrêt. Un sifflement s'est fait entendre, et un horrible serpent, s'élance d'une fenêtre ouverte, et d'anneau en anneau se dirige vers le berceau; mais Médor est là tout prêt; le poil hérissé, l'œil en feu. La lutte est terrible. Comme la foudre, il s'élance vers le monstre, l'attaque, l'évite, se débat et enfin terrasse ce terrible adversaire, et le laisse sans vie sur le plancher. Mais dans la lutte le berceau a été renversé, et le chien, après sa victoire, se couche près de l'enfant, au milieu du sang de son ennemi. C'est dans ce moment que le soldat rentre. Son chien, haletant, couvert de sang, la langue pendante, vient fêter son arrivée. Burcouf pâlit, une vague terreur l'agite, les caprices du chien lui viennent dans l'esprit. Médor, serait-il enragé? Burcouf le soupçonne, il le repousse rudement, et pénètre dans la chambre. Mais, ô Douleur! le berceau est renversé au milieu de taches de sang, plus de doute, Médor a dévoré l'enfant. Meurs, dit le malheureux père, et il le perce d'un coup d'épée. Les larmes aux yeux, il s'approche du berceau. mais quoi! son fils est là, qui lui tend les bras, et lui sourit, et à côté est la dépouille sanglante d'un horrible serpent. Il a tout compris, il s'approche du cadavre de Médor; mais il est

trop tard. Médor se retourna péniblement, et jettant un dernier regard vers son maître, le lécha, et mourut ensuite. Impossible de décrire les larmes et les regrets du pauvre soldat. Le temps, cet unique consolateur, peut seul les diminuer. Mais toujours au nom de Médor, le soldat tressaillait et poussait un soupir.

Vidaly.

Analyse de fable.

Le Cheval et le loup.

Un certain loup dans la saison
Que les tièdes zéphirs ont l'herbe rajeunie,
Et que les animaux quittent tous la maison
Pour s'en aller chercher leur vie;

Plus on étudie les fables de La Fontaine plus on y trouve de beautés; cette fable est une de celles dont le début est le plus gracieux. Quoi en effet de plus ingénu et de plus agréable, que cette description que le poëte nous fait ici de l'arrivée du printemps; il ne dit pas de grands mots et de

Il veut dire que le printemps renaissait et il parle des animaux qui quittent leurs maisons. [illegible] pittoresque et qui plaît [illegible] : il [illegible] voir [illegible] ; Monseigneur le Lièvre et tous les autres animaux sortir [illegible] fermant [illegible] est aussi [illegible] avec lequel il fait venir les personnages qui jouent un rôle dans la fable ;

[illegible]

Apparut [illegible]

[illegible]

[illegible] en voyant le cheval il [illegible]. [illegible] au loup va-t-il l'attaquer [illegible]

[illegible] !

[illegible]

[illegible] le loup [illegible]

[illegible]

ceci [illegible] mouton.

[illegible] le loup a [illegible] attaquer le cheval ?

[illegible] qu'il fait [illegible] pas avec cette [illegible] [illegible].

[illegible]

[illegible]

Le [illegible] est le [illegible] employé par le [illegible] [illegible] pour [illegible] on peut avoir sans peine. Voyons comment il [illegible] [illegible] et [illegible] de [illegible] talents [illegible] :

Ainsi dit, il vient à pas comptés,
Se dit écolier d'Hippocrate ;
Qu'il connait les vertus et les propriétés
De tous les simples de ces prés ;
Qu'il sait guérir sans qu'il se flatte
Toutes sortes de maux.

Il ne peut se [illegible] une description plus naïve et plus naturelle de [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] ; c'est un écolier d'Hippocrate, son [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible], il [illegible] peut être a été quelque [illegible] pour [illegible] des malades. [illegible] il avait tout lieu de craindre que le cheval [illegible] pas [illegible] [illegible] et pour [illegible] il lui fait [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] tous les simples [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] qu'il sait guérir sans se flatter toutes sortes de maladies.

[illegible]

[illegible] le loup [illegible] écolier d'Hippocrate [illegible]

Si dom Coursier voulait

[illegible] point [illegible] sa maladie,

Lui loup gratis le guérirait;

[illegible]

[illegible]

Témoignait quelque mal selon la médecine.

Avec quelle honnêteté Messire loup fait ses offres : [illegible] voulait ; [illegible] promet aussi [illegible] gratis, [illegible] [illegible] de soin [illegible]. [illegible] témoignait quelque mal selon la médecine. Le cheval [illegible] loup [illegible]

[illegible] :

J'ai, dit la bête chevaline,

[illegible] pied.

[illegible] dialoguer les animaux,

Le loup s'était vanté d'être fort habile, aussi le cheval voulant le traiter sur le même pied que l'hypocrate s'était traité lui-même, lui dit qu'il a une apostume sous le pied [illegible] dans le [illegible] qu'il a mal au pied.

Le [illegible] du loup [illegible] pour [illegible]
[illegible]
[illegible] parfaitement les desseins du loup et se proposant d'y
répondre aussi de son côté. Le loup a dû être flatté de voir que le
cheval lui avait découvert son apostume et craignant que la bête
[illegible] son pied il n'est pas étonnant
de le [illegible] dire:

Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir nosseigneurs les chevaux,
Et fais aussi la chirurgie.
Mon galant ne songeait qu'à bien prendre son temps,
afin de happer son malade.

Le docteur parle en vieux et savant empyrique, il apelle le coursier mon fils, afin de lui donner de la confiance en son habileté, le loup a craint aussi, comme je l'ai déjà dit que le cheval crut qu'il ne connaissait pas la maladie de l'apostume, aussi comme blessé dans son honneur il s'empresse de montrer par ces mots: J'ai l'honneur de servir nos seigneurs les chevaux et fais aussi la chirurgie, que ce ne sera pas le seul cheval qu'il a pensé et que d'ailleurs il connait la chirurgie. Le loup est rusé, la fontaine a bien soin de lui laisser son caractère, aussi dans ce moment notre loup devait bien chercher comment il pourrait s'y prendre pour hâper son malade. Le cheval qui de son coté est aussi très fin doit agir avec prudence, voyons ce qu'il va faire.

L'autre qui s'en doutait, lui lâche une ruade.
Qui vous lui met en marmelade

Les mandibules et les dents.

Ah! que c'est bien! est presque tenté de s'écrier le ~~spectateur~~ lecteur! Le fourbe s'est donc trouvé dupe de sa fourberie. [illegible] sait comment ne pas admirer avec la présence admirable du cheval, l'originalité et en même temps le plaisant exquis avec lequel le poète sait exprimer le coup que le cheval lança au pauvre loup. Cette originalité de mots et de pensées fait la beauté de cette courte description de la position du loup, ce coup de mode qui vous lui met en marmelade, les mandibules et les dents. Il semble voir la machoire écrasée du loup comme de la marmelade, et puis ses dents qu'il ~~regett~~ regetent avec des gorgées de sang. Le portrait est parfait non moins que pittoresque, le cheval nous l'avions prévu ne pouvait être dupe du loup, aussi il dut lui ôter pour quelques temps l'envie de faire le charlatan en sa présence, mais le loup que pense-t-il de tout cela?

C'est bien fait dit le loup en soi-même fort triste,
Chacun à son métier doit toujours s'attacher,
Tu veux faire ici l'herboriste,
Et tu ne fus jamais que boucher.

De même que le corbeau à qui l'on a dérobé son fromage et qui s'en retourne confus, le pauvre loup qui hélas n'avait pas trop envie de rire pensait alors fort sagement il s'accuse lui-même, il est contrit, car il a en marmelade les mandibules et les dents, et surtout ces dernières paroles

sont parfaits ; il s'accuse d'avoir voulu forcer son talent et fait dans son malheur une fort belle maxime générale dont il fit lui même les frais, et dont il éprouva aussi la vérité.

Riffard Gaston

Devoir Français

Les fleurs animées

Ali aurait dû se trouver heureux, car il jouissait de toutes les avantages de la fortune : Richesses, honneurs, position, naissance et beauté tout était à lui, tout semblait s'efforcer de lui apporter le bonheur ; les qualités de l'esprit ne lui étaient pas plus étrangères que celles du corps et cependant Ali était triste et rêveur, rien ne pouvait le satisfaire. Arrière petit fils du grand Ali compagnon de Mahomet, le grand prophète, il était très considéré à la cour du calife de Bagdad, et un grand nombre des plus illustres familles de l'empire des croyants avaient recherché son alliance : mais lui il n'avait trouvé personne digne de partager sa haute fortune. Souvent sa jeune imagination, s'enflammait au récit des voyageurs qui avaient vus des choses merveilleuses et parcourus d'immenses contrées, et cependant se disait-il à lui-même, ces voyageurs n'ont pas tout vu, et sans doute derrière les contrées qu'ils ont parcourues il doit s'en trouver d'autres plus curieuses encore, et qui sait, c'est peut-être dans ces contrées je trouverai ce que je cherche si infructueusement ici, et avec le bonheur ... Peut-être est-ce un pays rempli des merveilles les plus extraordinaires, et alors il forme mille projets plus bizarres et plus audacieux les uns que les autres.

Un jour qu'il était plus sombre que de coutume, il se promenait à pas lents et la tête baissée dans les allées odoriférantes de son magnifique jardin. Jamais il n'avait paru plus insensible aux plaisirs que lui offraient sans cesse ce nouvel Eden. Ah! il lui fallait quelqu'autre chose à lui que ces fleurs embaumées, ce gazon toujours vert et ces bassins aux ondes bleues sur lesquels balançaient majestueusement des cygnes dont les ailes plus blanches que la neige étaient doucement agitées par la douce haleine des zéphirs. Tout ceci est trop conforme aux règles de la nature, il lui faut quelque chose qui franchisse ces bornes, qui se renouvelle sans cesse, il lui faut du merveilleux. il est bientôt arrivé dans le lieu le plus reculé de son jardin entre deux collines couvertes de bosquets, et d'où descendaient de petits ruisseaux qui allaient serpenter dans la prairie au milieu des fleurs. Ali entre dans un élégant pavillon qui se trouvait en ce lieu enchanteur, il s'étend nonchalamment sur un magnifique divan couvert de tapis ~~cramoisis~~ et de broderies d'or, il allume ensuite sa longue pipe et écoute en silence, la tête penchée sur la poitrine et en continuant ces rêves accoutumés, le doux bruissement d'un ruisseau, dont les eaux se précipitant du haut d'une roche, et roulant ensuite au milieu des cailloux semblant inviter l'âme aux rêveries.

Le lendemain, une riche caravane défilait dans les rues de Bagdad au milieu des cris et des acclamations d'une immense population. c'était Ali qui partait pour le voyage qu'il méditait depuis si longtemps. il emmenait avec lui une nombreuse caravane, un grand nombre de serviteurs richement vêtus, des éléphants et des chameaux en quantité, tous chargés de vivres pour le voyage. Ali était au milieu de la caravane porté dans un superbe palanquin, entouré par des joueurs d'instruments et de cimbales. Cependant le jeune seigneur et ses compagnons ont bientôt franchi les murs de Bagdad. Déjà, ils en sont très-éloignés, et se sont arrêtés dans un grand nombre de caravansérails que la charité des croyants a établi de loin en loin. Puis les villes et les villages deviennent moins nombreux, les champs sont plus arides, on ne trouve plus de caravansérails on entre enfin dans un immense désert, c'est peut-être de l'autre côté de cette

mer de sable que se trouve la contrée que cherche Ali. c'est ce qui soutient son courage. On trouve de ~~temps en temps~~ de oasis ~~[illegible]~~, des caravanserails du désert établis ça et là par la bonté du grand Allah. Puis ils deviennent plus rares et enfin on n'en rencontre plus aucun, les compagnons d'Ali sont abattus, ils manquent de vivres et d'eau, un grand nombre ne peuvent continuer la route et meurent au milieu du désert; Ali encourage ceux qui restent, les supplie au nom de Mahomet de ne le point abandonner. On le suit encore quelques temps, mais en vain les eut-il priés davantage s'ils n'avaient apperçus devant eux, de magnifiques plaines, produites par des mirages trompeurs, et qui venaient fort à propos au secours d'Ali. Mais les plaines semblent fuir à mesure qu'on en approche, les compagnons tombent tous successivement sans que Ali s'en aperçoive, tant il était empressé à continuer sa route; il venait de découvrir de hautes montagnes arides et décharnées il est vrai, mais dont les ~~cimes~~ couvertes de bois lui faisaient deviner que derrière se déroulaient des contrées enchanteresses. Ali est bientôt arrivé au pied de la montage, il veut alors encourager ses compagnons qu'il croit encore le suivre; il se retourne et n'apperçoit rien; il veut appeler, mais les échos et les croassements des corbeaux acharnés sur les corps de ces malheureux, lui répondent seuls. Ali verse une larme mais ne se décourage point. Il commence à gravir la montagne mais celle-ci se roidit de plus en plus, bientôt elle est presque à pic; Ali monte toujours escaladant les rochers et plantant ça et là son poignard dans le roc, pour se soutenir, peut-être aussi secouru par quelque génie bienfaisant. Il arrive enfin au sommet de la montagne au but de ses désirs; il a bientôt franchi l'espèce de bois qui semblait terminer le désert et être l'entrée de la contrée inconnue: aussitôt une région enchantée se présente à ses regards. Une pente douce et tapissée de verdure le mène doucement dans la plaine. Ali vole plutôt qu'il ne court ses pieds font à peine courber le sommet du tendre gazon, lui si épuisé de son long voyage, n'a plus éprouvé aucune fatigue dès qu'il a foulé cette heureuse région; tout y est nouveau, tout y est parfum, tout y est harmonieux et beau, elle a un soleil à part, lançant de toute part des rayons lumineux et ~~[illegible]~~ des jets de pourpre, de topazes et de rubis, et enfin tout autre que ce que l'on se peut

magicien avait d'hiver point d'autre aquilon, on y entend que le doux et inconnu gazouillement d'oiseaux extraordinaires, mais ce qu'il y avait de plus merveilleux dans ce lieu de délices, c'était que les fleurs toutes plus belles les unes que les autres s'agitaient se remuaient et semblait douée de la vie. De chacune d'elles sortait une nymphe de la plus parfaite beauté, et sur le visage desquelles éclatait une jeunesse éternelle; de longs cheveux blancs s'étendaient en boucles dorées sur leurs épaules d'albatre, et leurs yeux étaient semblables à l'azur des cieux. Ali caché dans un buisson s'extasiait à contempler toutes ces merveilles, il voyait jouer et danser ensemble toutes les silphides, plus légères que le vent. Mais quel n'ett point son étonnement en voyant qu'à mesure que le soleil s'approchait des montagnes bleues qui terminaient le magnifique horizon de la contrée enchantée, les silphides semblaient décroître à vue d'œil. elles continuent néanmoins leurs jeux et leurs danses; bientôt elles ne sont plus que des pygmées. Mais tout-à-coup elles se sauvent vers leurs fleurs en poussant de petits cris: le soleil venait de toucher le sommet des montagnes bleues, elles montent sur leurs calices, puis elles diminuent, diminuent encore, puis se changent en une vapeur légère et embaumée qui tremble un moment sur les pétales de la fleur, et lorsque le soleil disparaît à l'horizon, tout rentre dans le calice de la fleur, qui semble ainsi que la nymphe qu'elle renferme, se livrer au sommeil, car elles se ferment ~~leurs tête~~ couleurs pallissent, et leur tête retombe ~~mole~~ long de leur tige pouvant à peine les supporter. En cet instant tout s'unit à cela, tout semble inviter Ali au sommeil, il ferme ses yeux et dort profondément. Le lendemain il est le premier éveillé dans la contrée où règne un printemps éternel. Ses fleurs sont encore languissantes; mais dès que l'aurore a paru à l'orient, elles commencent à se relever ~~[illegible]~~ soudain le soleil a lancé ses premiers feux dans cette nature endormie, tout se réveille les oiseaux reprennent leurs chants interrompus par la nuit, les fleurs rouvrent leurs calices, une légère vapeur en sort, et comme la veille tremblotte sur le bord des pétales puis cette vapeur se condense et a bientôt formé les nymphes qui s'élancent, et reprennent leurs jeux et leurs danses et leurs jeux, toujours en grandissant à mesure que le soleil monte vers le milieu du ciel. Ali avait été pendant longtemps, par l'envie de se saisir ~~[illegible]~~ d'une de ses

charmantes silphides, mais dans ce moment il ne peut résister à son envie, il sort du buisson qui l'avait caché à tous les yeux. aussitôt les silphides effrayées poussent un cri et fuient comme des zéphirs à travers les bosquets et les prairies enchantées. Ali les poursuit sans se décourager, mais en vain les vents lui prêtent leurs secours pour le rendre plus agile, en vain sa course est aussi légère que le vole de l'hirondelle, les silphides semblent se jouer de lui. tantôt elles s'approchent, Ali au comble de la joie se précipite pour saisir la plus proche mais au moment où il croit la tenir elle pousse un éclat de rire et s'échappent de ses mains, puis bientôt elles ont disparu derrière les arbres du bosquet qui semble leur prêter leurs feuillages épais, et vont recommencer leurs jeux plus loin. Ali revient encore à la charge mais c'est toujours à recommencer. au désespoir, il se lamente, il pleure, mais soudain il apperçoit une fleur magnifique une belle rose, qui cachée par l'ombrage épais d'un arbre touffu, ~~recevoit~~ seulement à jouir des rayons du soleil. Ali ~~reçoit~~ la silphide belle et au teint de rose sortant du calice, aussitôt il se précipite vers elle. la silphide pousse un cri, et s'élance de sa fleur pour rejoindre ses compagnes, mais Ali est là, il lui barre le chemin et comme elle ne jouissait point encore de toute son agilité, il la pousse dans l'obscurité du bois ~~[illegible]~~ que ne peut percer les rayons du soleil, et parvient à la saisir, il la prend par la main, et sentant qu'elle n'est point seulement une vapeur ~~[illegible]~~ ~~insaisissable~~, il se réjouit de sa capture. aussitôt il l'entraine vers la montagne d'où il étoit venu la veille. sa belle captive fait de vains efforts pour lui échapper ~~il tient bon~~. il faut se résoudre à suivre Ali qui veut à travers les deserts l'emmener dans son palais de Bagdad. tous deux ils volent sur le gazon, de temps à autre la jeune silphide ~~jettant les regards~~ ~~vers~~ les beaux lieux qu'elle quitte, puis jettant les yeux vers le soleil approchant de l'horizon, un sourire de satisfaction vient effleurer ses lèvres vermeilles. Elle commence aussitôt à diminuer; Ali croit qu'elle ne lui échappe et la serre fortement, il vont franchir la haie barrière de la belle contrée, s'en est fait, Ali a trouvé ~~le bonheur et avec elle~~ une compagne chérie et avec elle le bonheur. Mais ô douleur la silphide s'évapore, disparait. il ne reste plus à ses pieds qu'une fleur desséchée. Ali pousse un cri, puis, ô surprise il entend le bruit d'une cascade il écoute, c'est le ruisseau de son jardin de Bagdad. Il ouvre les yeux, il trouve sa pipe encore fumante sur ses genoux, son corps est mollement étendu sur le magnifique divan de son pavillion. Il pousse un ~~profond~~ soupir. était-ce un songe qui venait ainsi de se jouer

si cruellement de lui, ou bien quelque méchant génie venait-il de l'arracher à ces régions enchanteresses et de le porter subitement dans son jardin de Bagdad? Ali se lève tristement, ramasse sa pipe et reprend lentement la direction de son palais en rêvant à la contrée enchantée.

Fin.

Antonin de Bruvières[illegible]

L'Alouette et ses enfants.

C'est ordinairement dans les champs de blé que l'alouette construit son nid et, lorsque vers la fin du printemps les épis commencent à jaunir, on voit toute la jeune famille essayer ses ailes et quelques jours après prendre son essor à la suite de la mère. Une alouette cependant avait passé le printemps à chanter et, au lieu de s'occuper à bâtir son nid, elle avait folâtré dans les champs. Lorsqu'elle voulut se mettre à l'œuvre déjà la moisson s'avançait en sorte que ~~lorsque~~ quand les épis furent parvenus à leur entière maturité ses petits étaient incapables de se servir de leurs ailes. Elle se tourmente, apporte double becquée, passe la moitié du temps à réchauffer sa couvée sous ses ailes. Mais ~~ces vains~~ soins inutiles: le blé était si mûr que le maître ne pouvait laisser passer longtemps sans venir faire la moisson: Mes enfants, dit un matin l'alouette à sa famille avant de partir pour aller chercher de la nourriture, si le maître vient écoutez ce qu'il dira et à mon retour nous décamperons s'il le faut.

Elle s'en va et, comme elle l'avait prévu, le maître vient avec son fils. Il examine son champ, prend un épi, le froisse dans ses mains, goûte un grain de blé et le trouvant mûr à point: il faudra, dit-il, prévenir nos amis pour qu'ils viennent demain faire la moisson. Ces paroles alarmèrent les petits de l'alouette: mère, mère, s'écrient-ils tous à la fois, lorsqu'elle revient le soir, il faut partir, le maître est venu, demain ses amis commenceront à moissonner. Restons tranquilles, mes enfants; nous n'avons rien à craindre encore. Demain, si le maître ~~vient~~ retourne vous écouterez de nouveau et nous verrons alors ce que nous aurons à faire. Le lendemain point d'amis, la mère part, le maître revient voir son champ: Comment, dit-il, mes amis ne sont pas venus; va, mon fils, prie nos parents que demain dès la pointe du jour ils se trouvent ici avec leurs faucilles: eux au moins ne ~~nous~~ refuseront pas de nous rendre ce service. Nouveau sujet d'alarmes: parlez les petits: mère, disent-ils à l'alouette de retour, il n'y a plus à balancer, il faut abandonner le nid; ce sont les parents qu'il a fait avertir. — Non, dit l'alouette, ne quittons pas sitôt cette retraite: les parents ne viendront pas; car les parents ont leurs affaires, leurs champs à moissonner. Mais c'est demain qu'il faudra prêter une oreille attentive aux paroles du maître, c'est demain peut-être qu'il faudra prendre la fuite. En attendant ne vous inquiétez pas; voici de la nourriture. Le lendemain arrive, la

mère donne un dernier avis à ses petits et va chercher de quoi subvenir à leurs besoins. Le maître ~~vient~~ voir si les parents avancent l'ouvrage; mais quel n'est pas son étonnement de voir les épis encore tous debout. allons, dit-il, je vois qu'il ne faut compter que sur nous-mêmes, hé bien demain nous viendrons sans quoi le vent moissonnerait pour nous. La mère suffit pour ~~soigner~~ garder la maison; Rose et Julien prendront la faucilles, c'est le seul moyen d'en finir. Lorsque ces paroles furent rapportées à la mère: partons, dit elle; malheur à nous si nous restons. On déménage donc: la mère donne l'exemple; ses enfants la suivent en voletant, ils tombent quelquefois, se renversent les uns les autres; ils parviennent cependant à se mettre en sureté.

L. Béraud

Devoir français.

La Vision.

Il y avait autrefois au Caire un Sultan fort riche et qui possédait de vastes états. Ce prince nommé Bautaldab avoit un fils unique en qui se concentraient toutes ses affections. Lui seul était plus à ses yeux que tout l'Egypte tous ses trésors, et même la terre entière, car Abloram était le seul gage que lui ~~eut~~ laissa en mourant une épouse chérie. Le jeune prince était entouré de mille soins, son père était assidu à satisfaire ses moindres désirs et à éloigner de lui tout danger, aussi ce fut avec beaucoup de peine que le bouillant jeune homme put obtenir qu'on le laissa aller à la chasse. Il était las de la vie

molle qu'il avait menée jusqu'alors, il lui tardait de se mesurer avec le lion du désert ou le tigre altéré de sang. Infortuné, il eut bien mieux fait de rester dans le palais de son père, car le premier lion qu'il attaqua lui fit sentir ses dents meurtrières et le précipita dans la tombe.

Quand Beausoldat apprit la mort de son fils, de ce fils qu'il chérissait plus que lui-même, il se couvrit de cendres, il déchira ses vêtements royaux; puis ne pouvant supporter la vue du palais où son fils avait passé sa jeunesse et où il ne revoyait plus, il se retira dans une sombre forêt résolu de se laisser mourir de faim. Là il s'étendit sur la terre qu'il détrempa de ses larmes. Trois jours s'étaient écoulés sur cette douleur si amère, et le soleil ranimant trois fois la nature, n'avoit pu tarir les larmes que répandaient sans cesse Beausoldat. Il n'avait pris aucune nourriture depuis ~~trois~~, et par sa volonté se trouvait réduit à ~~cette~~ cette affreuse extrémité. ~~Déjà ses yeux s'obscurcissaient, et s'assoupir est peut-être l'avant coureur d'une mort désirée.~~ que je suis malheureux s'écriait-il tout est insensible à mon infortune. O non je ne puis plus vivre. Dieux cruels, dieux ingrats et perfides, ne vous ai-je pas toujours servi ~~fidèlement~~, ne vous ai-je point offert de superbes sacrifices. Soyez mille fois maudits, vous qui êtes plus cruels que le tigre altéré de sang. Mortels insensés de vous adorer de vous sacrifier ce qu'ils ont de meilleur. O non dieux barbares vous n'aimez pas les hommes, que dis-je, vous les détestez, vous les haïssez.

Il se lamenta ainsi pendant les trois jours qu'il avait passés dans la forêt, lançant mille imprécations contre l'injustice du ciel. Et cependant ses yeux s'obscurcissent, puis il s'assoupit, c'est peut-être l'avant coureur d'une mort désirée. Tout-à-coup un jeune homme d'une taille majestueuse se présente à ses yeux. Son visage semblait plein d'une douceur céleste, ses vêtements effaçaient la blancheur de la neige, et sa tête supportait une couronne d'olivier: c'était l'ange de la paix. Lève-toi et viens dit-il à Beausoldat. Laissez-moi mourir dans ma douleur ange céleste, répondit ~~Beausol~~ mourant. Lève-toi je te l'ordonne reprit l'ange en lui tendant la main et l'aidant à se relever. Il déploya alors ses ailes d'azur et prit son vol rapide à travers les airs, entraînant Beausoldat après lui. Ils sont bientôt

arrivés sur une haute montagne d'où l'on découvrait une immense quantité de mers et de terres. Regarde dit l'ange à Beaudaldob que vois-tu? Je vois, dit le roi, une montagne fort escarpée battue par les flots de la mer. Un voyageur gravit cette montagne. Il porte d'une main une cassette de diamants qu'il a arrachée au naufrage, car les débris de son navire qui couvrent cette aride plage, attestent que c'est la tempête qui agité et infortuné sur cette côte. cependant, il est arrosé de sueur, sa poitrine est haletante, il monte toujours sans se décourager de temps en temps il regarde l'espace qui lui reste encore à gravir, et recommence avec une nouvelle ardeur. sans doute au haut de cette ~~plaine~~ montagne se trouvent de riches plaines de gras pâturages des bourgs populeux, on aura pitié de son infortune il trouvera à vendre ses diamants il sera encore riche et heureux. O bonheur il touche au sommet. Mais non malheur il tombe la face contre terre. Hélas un désert sablonneux se déroule à perte de vue devant lui, pas un abri, pas une goutte d'eau pour le rafraîchir, pas un fruit pour le fortifier; il ne lui reste qu'à mourir, mourir de faim d'une mort horrible. Il pleure il maudit la providence. trois jours s'écoulent il ne sera bientôt plus. Vous le voyez aussi ange généreux ajouta Beaudaldob le laisserai vous périr ainsi. Regarde toujours dit l'ange que vois-tu? Je vois dans l'éloignement un navire qui s'approche. bientôt il est près de la montagne, l'espérance renaît dans le cœur de l'infortuné voyageur, il fait des signaux, il est apperçu, le navire approche il touche à la côte, le voyageur descend de la montagne, offre sa cassette de diamants aux matelots s'ils veulent le conduire dans sa patrie, on se presse autour de lui on accepte sa cassette. ~~trésor unique~~ ~~trésor~~ O bonheur, il va revoir la terre qui lui a donné le jour! mais non malheur encore; les perfides matelots lui lient les mains derrière le dos, ils le laissent sur la plage et emportent sa cassette son unique trésor, ils s'éloignent en chantant et en riant. o bon ange laisserez-vous impunie une telle perfidie laisserez-vous ces scélérats jouir de leurs crimes et leur innocente victime périra-t-elle sans que vous lui portiez secours. Regarde toujours, dit encore l'ange, que vois-tu? Je vois reprit Beaudaldob un point noir qui paraît à peine à l'horizon, c'est l'avant-coureur de la tempête. Il grandit. Bientôt les sombres nuages s'amoncelant au ciel; Ils s'entrechoquent

avec force, les vents mugissent avec furie, une effrayante obscurité plane sur la mer qui se couvre d'écume, les éclairs rapides brillent de l'orient à l'occident. La foudre gronde sourdement puis éclate en sillonnant les nues. La mer s'agite et bouillonne. Les vagues se précipitent les unes sur les autres. Les matelots ne chantent plus; ils tremblent et pleurent même. Les traîtres sont toujours lâches. Le navire est balloté en tout sens, tantôt il monte à la cime d'une vague, d'autrefois il se précipite dans les abîmes que la mer creuse sous lui. Alors un craquement s'est fait entendre, il a touché un écueil, et de suite, il disparaît sous les flots avec ses perfides matelots. Tous périssent et les mâts et les cordages du vaisseau couvrent la plage. en ce moment une vague vient porter aux pieds du voyageur effrayé, la bière cassette, il la saisit mais à quoi va-t-elle lui servir. Cependant l'orage s'est dissipé et le soleil a reparu. alors l'ange se précipite vers le voyageur, il le prend dans ses bras et le porte lui et sa cassette dans sa patrie.

Il revint quelques ~~instants~~ [illegible], et prenant Beautaldal par la main, il le conduisit sur une haute montagne: regarde encore Beautaldal, lui dit-il, et dis moi que vois-tu? Je vois un palais magnifique. une foule de serviteurs de pages et d'eunuques s'empressent dans ce palais. Voir au fond d'un salon tout resplendissant d'or et de pierreries, est un trône. Mais que vois-je? quoi! mon fils, mon cher fils est assis dans la pourpre royale. oui, c'est bien lui, je n'en puis douter plus longtemps, je le reconnais à la beauté de son visage à la majesté élégante de sa taille. Regarde toujours dit l'ange, et fais attention à ce que tu va voir. Je vois mon cher Abhoram qui descend du trône. Auprès Abhoram, il s'assied à un festin somptueux. à celui-ci en succèdent d'autres, puis des fêtes sans nombre. quelle prodigalité! quelle magnificence ruineuse. Mais quoi. pour réparer sa fortune anéantie, mon fils est devenu le tyran de ses peuples. Oui je vois cet homme qui vient lui demander justice. Abhoram ne veut lui l'accorder que sous caution d'une forte somme. Puis on veut lui enlever sa fortune, le malheureux résiste on le met à la torture, on le dépouille ~~dont~~ de tout ce qu'il a. que d'exactions, que de maux pour le peuple égyptien, qui courbe la tête en gémissant sous le cimeterre de la tyrannie. Mais soudain il l'a relevée cette noble

tête, il ne sert plus de la servitude. Assez longtemps, son front a été courbé dans la poussière. Les populations s'ameutent, se rassemblent, marchent en ordre au palais du monarque. Les troupes de Sultan détestant leur maître font peu de résistance. Alhoran se sauve dans une forêt, où il périt misérablement sous le poignard d'un assassin qui vengeait ainsi les misères de sa patrie. Beaudaldal détourna son visage baigné de larmes de ce hideux spectacle. Mille fois béni s'écria-t-il, mille fois béni le ciel, qui a enlevé mon fils encore innocent, et l'a préservé de bien des crimes. Apprenez lui dit l'ange à ne jamais blâmer la providence, quoiqu'il arrive. Elle fera toujours tout pour le mieux. Puis il s'éleva dans les airs pour retourner à sa céleste patrie. Le battement de ses blanches ailes était semblable au frissonnement d'une brise légère froissant les feuilles d'un vieux chêne. Puis il disparut aux yeux de Beaudaldal, qui étonné de se retrouver dans la forêt, où il s'était abandonné à son désespoir, reprit tristement le chemin de son palais pour faire le bonheur et la consolation de son peuple.

Antonin de Bruniérets
de Valence Drôme.

Devoir Français en vers

Discours d'un renard mourant à ses fils.

Un vieux renard touchait à son heure dernière;
Pour la première fois il sentait des remords.
Des remords? direz-vous, ce n'est pas ordinaire!
Mais songez que bientôt auprès des sombres bords,
Où le crime est puni, son âme allait descendre;
Qu'il avait à Minos un grave compte à rendre.
Du mal qu'il avait fait il était repentant,

Surtout de ne pouvoir en faire davantage.
De son lit de douleur, notre saint pénitent
Fait approcher son fils et leur tient ce langage :
Mes fils, j'ai peu d'instants à rester près de vous,
Je veux les employer pour vous donner à tous
Des conseils de sagesse et de philosophie.
Ecoutez mes enfants un père à l'agonie :
Tout périt sur la terre excepté la vertu
Cependant Mais hélas ! o douleur, pour le mal j'ai vécu ;
Hélas ma longue vie, est un tissu de crimes,
J'aurais de la vertu dû suivre les maximes :
Aussi que mon tourment est grand lorsque je vois
Que pendant si longtemps j'ai fui ses sages lois.
Oui je suis, mes enfants, coupable, très-coupable,
Je me suis fait un jeu du sang de mon semblable,
J'ai croqué maint poulets, maint coqs, maint lapins
Au lieu de me nourrir d'herbes et de raisins
Comme nous l'enseigna le divin Pythagore ;
Que répondrai-je donc à mon juge infernal
Lorsque je paraîtrai devant son tribunal ?
Car avant le retour de la prochaine aurore
Je serai, j'en suis sûr, descendu chez Pluton.
A peine étais-je né que déjà le démon
S'empara de mon cœur y sema la malice ;
En recevant le jour, je n'étais que novice,
Mais je ne tardai pas à recevoir plus tard
Le titre glorieux d'Annibal des Renards.

Ah! périsse à jamais cette gloire éphémère!
Fallait-il escroquer les poussins et leur mère,
Ni piège, ni péril ne pouvaient m'arrêter;
Quand la plus belle treille il fallait dévaster
C'était moi le premier qui formais l'entreprise.
Par les fermiers voisins ma tête à prix fut mise;
Ils me regardaient tous comme un grand criminel
Et voulaient m'infliger un supplice cruel.
Une fois je fus pris; je vis qu'avec joie
Le fermier s'avançait pour surprendre sa proie,
Mais il ne devait pas de sitôt l'attrapper,
Je me tourne en tout sens cherchant à m'échapper;
J'y parviens en laissant ma queue à la bataille,
Et me mets de plus belle à croquer la volaille.
Si je me suis soustrait aux pièges des mortels,
Je ne puis à présent braver les immortels.
J'entends déjà Minos ce juge impitoyable
Qui vient m'interroger de sa voix redoutable,
Me demande pourquoi j'égorgeais si souvent
Des poules, des poulets, le bon peuple innocent.
Mais que vois-je, grand Dieu? leurs ombres menaçantes
Errent autour de moi......... Quels sont ces cris plaintifs?
Pourquoi de toutes parts ces entrailles fumantes?
Poules, poulets et coqs, les remords les plus vifs
Déchirent maintenant mon âme pénitente.
Epargnez d'un Renard la vieillesse souffrante.
Vos mânes sont vengés; épargnez un mourant,

N'augmentez pas l'horreur de son affreux tourment.
Qu'elle est donc ma douleur dans cette heure fatale;
Je suis plus malheureux qu'Ixion que Tantale.....
Mes enfants, qu'il est donc horrible le trépas
De celui qui ressent les remords de son âme!
Si l'on croit un célèbre auteur de mélodramme:
(Dont le nom si connu ne me vient pourtant pas)
L'oreiller du remords est rembourré d'épines.
Gardez-vous d'imiter et mes ruses si fines
Et mon art si profond à connaître le mal,
Art qui m'est, dans ce jour, devenu si fatal.
Ne suivez pas non plus ma conduite passée
Ayez ma triste fin présente à la pensée.
Jadis un philosophe, illustre Stoïcien
A dit que la douleur physique n'était rien.
Il avait bien raison, mes fils, je puis le dire;
Mais la douleur morale! on ne peut la décrire.
Approchez, mes enfants, de mon lit de douleur,
Jurez tous à la fois sur la patte d'un père
Réduit à l'agonie et souffrant son malheur
Que vous ne ferez plus dès aujourd'hui la guerre
A ce peuple si doux qui vit au poulailler,
Et que de la vertu vous suivrez le sentier.
Je mourrai plus tranquille après cette promesse.
Et les jeunes renards tout remplis d'allégresse
De voir ainsi finir le sermon paternel,
Prêtent tous le serment d'un ton très solennel.

Le vieux renard sortant de sa mélancolie
Semble se ranimer, se met sur son séant
Et continue ainsi sa touchante homélie:
Heureux l'homme frugal et l'homme tempérant,
Si Jupiter voulait prolonger mon grand âge,
Des feuilles et des fruits, des herbes, du laitage
Seraient ma nourriture à partir d'aujourd'hui.
Qu'il est doux de passer ses jours dans l'innocence,
Dans la paix sans verser jamais verser le sang d'autrui!
Car, je vous le demande, en quelle circonstance
Nous ont nui ces poulets, ces innocents poulets,
Dont le sang répandu cause tant de regrets?
Nous sommes donc, mes fils, barbares et sauvages,
Nous sommes des bourreaux et des anthropophages!
Heureusement pour moi, vous soulagez mon cœur
D'un poids qui l'accablait et faisait mon malheur;
J'espère à l'avenir que jamais de la vie..........
Un poulet! un poulet! répètent à l'envie
Tous nos jeunes renards; et pour mettre à profit
Tous les sages conseils que, du haut de son lit
Venait de leur donner leur père respectable,
Pour montrer que pour eux était inviolable
La foi du grand serment qu'ils venaient de prêter,
Sur le pauvre animal de se précipiter.
Le vieux renard voit tout et sur son lit s'agite,
Enfin sur le poulet comme eux se précipite
Pour prendre aussi sa part du butin. Par malheur

Dans le même moment où le saint orateur
Va toucher du poulet la portion qu'il désire,
Il tombe en défaillance, il chancelle, il expire.
Chaque homme a ses défauts, chaque homme a ses penchants
Et si l'on ne s'applique à s'en défaire à temps
Bientôt de faute en faute on tombe et l'on retombe
Et le même défaut nous suit jusqu'à la tombe.

Brochery

